

Les traversées des recherches critiques : entre cheminements parallèles, entrelacs et entrechocs

The Crossings of the Critical Researches: Between Parallel Ways, Interlacing Forms and Clashes of Ideas

Françoise Bernard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10452>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10452](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10452)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 159-193

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Françoise Bernard, « Les traversées des recherches critiques : entre cheminements parallèles, entrelacs et entrechocs », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2018, consulté le 31 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10452> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10452>

FRANÇOISE BERNARD

Institut de recherche en sciences de l'information et de la communication

Aix-Marseille Université

F-13392

francoise.bernard@univ-amu.fr

LES TRAVERSÉES DES RECHERCHES CRITIQUES : ENTRE CHEMINEMENTS PARALLÈLES, ENTRELACS ET ENTRECHOCS

Résumé. — L'auteure propose une réflexion qui interroge certaines frontières de la « théorie critique ». Elle souligne combien, d'un point de vue diachronique, la « théorie critique » est caractérisée par une hétérogénéité. Elle invite à un élargissement des perspectives critiques qui prend en compte la portée critique de théorisations qui sont souvent des voies moins explorées pour les sciences de l'information et de la communication.

Mots clés. — « Théorie critique », *french theory*, théorisations critiques, psychologie sociale, technologies intellectuelles

Nous aurions pu intituler notre réflexion « De la "théorie critique" à la portée critique des théorisations et recherches sociales et communicationnelles ». Le projet consiste à prendre la mesure d'une théorisation critique non unitaire, non transhistorique et de proposer un élargissement du champ de la discussion vis-à-vis de ce qui peut faire contribution critique dans une discipline plurielle comme les sciences de l'information et de la communication (sic). Les questions de la possibilité et de l'actualité d'une réflexion critique, dans le champ des sic, sont déclarées importantes à intervalles réguliers depuis des années, mais au bout du compte peu textualisées et débattues dans la durée de manière construite¹. Lorsqu'elle s'exprime, cette réflexion se déploie en référence aux cadres analytiques des penseurs et travaux rassemblés sous le terme d'École de Francfort dont, par coïncidence d'agenda, les travaux avaient été traduits et diffusés en France au moment où les sic émergeaient comme discipline académique dans les années 70.

Pour d'aucuns, il peut paraître anachronique ou redondant de revenir sur l'histoire de la « théorie critique ». Nous prenons ce risque parce qu'il semble pertinent de réaffirmer, dans le champ des sic, l'importance d'une mise en perspective historique de débats latents qui reviennent dans l'actualité des écrits de recherche (Granjon, 2015 ; Heller, Huët, Vidaillet, 2013). La réflexion comporte deux points saillants. Premièrement, nous considérons que le courant de la « théorie critique » est lui-même traversé dès les origines par une pluralité de points de vue qui se réorganisent au fil du temps sans s'épuiser pour autant. Deuxièmement, nous considérons que le courant nommé « théorie critique » qui a acquis pour certains auteurs un statut de critique totale ne contient cependant pas le tout des approches à visée, à portée critique en sic (et pour les sciences humaines et sociales – shs). Aussi proposons-nous de distinguer, d'une part, la « théorie critique » comme courant situé, borné et historicisé et, d'autre part, des réflexions et théorisations critiques, comme approches ouvertes, parfois un peu flottantes, croisant des contributions multiples, y compris lorsque celles-ci peuvent paraître moléculaires.

« Théorie critique » et réflexions critiques donnent lieu à des corpus, à des histoires et des récits parallèles. Certains questionnements sont communs avec ceux qui sont développés en shs, mais d'autres ont aussi leur spécificité et une historicité propre aux sic. En particulier, on peut noter une alternance entre des périodes où la « théorie critique » réémerge comme thème d'actualité et d'autres périodes de latence où le débat est plus feutré et moins présent.

En sic, de nombreux chercheurs montrent volontiers, dès lors qu'ils ont acquis une certaine expérience ou atteint un certain niveau de reconnaissance dans la discipline, un intérêt pour la réflexion critique. Cette dernière, qui serait ainsi largement distribuée, nourrit souvent un sentiment d'incomplétude, voire d'inconfort, lié à la difficulté de l'exercice et, dans certains cas, un embarras prudent. Pour amenuiser cet inconfort, la tentation est forte de s'inscrire dans une filiation bien établie, ce qui peut être nommée logique *mainstream* de la critique sociopolitique. C'est ainsi que

¹ F. Granjon (2015) fait également le constat d'une relative rareté des contributions critiques publiées en sic.

l'on trouve deux courants critiques majoritaires de référence. L'un, sur lequel nous reviendrons, est centré autour de l'École de Francfort et rassemble les chercheurs étudiant les industries culturelles, informationnelles en lien avec la formation, mais pas seulement. D'autres auteurs également préoccupés de théorisations critiques choisissent une filiation différente avec la référence à des penseurs rassemblés dans la famille de la *French theory*, filiation sur laquelle nous reviendrons. Ce sont plutôt les chercheurs étudiant les mutations et métamorphoses des activités et des relations sociales traversées par l'implication des technologies numériques de l'information et de la communication ou ceux qui s'intéressent à la « communication publique » qui revendiquent cet héritage, mais là encore pas seulement.

Chez des auteurs en *sic* qui revendiquent leur appartenance aux courants critiques dominants, on peut observer des propos de disqualification vis-à-vis de contributions critiques qui seraient hétérodoxes, voire trop idéologiques, ou encore imparfaites parce qu'insuffisamment ancrées soit dans la tradition philosophique matérialiste, dialectique, soit dans la tradition de la *French theory*. On observe aussi que des chercheurs rudent avec la théorie critique par l'usage de formes allusives (jeux de citations, sélection et transfert de concepts isolés de leur épistémè...), des pratiques qui vont jusqu'à ressembler parfois à des évitements et des contournements. D'autres chercheurs argumentent – ou examinent – le renoncement à persévérer dans la construction critique au nom de l'inévitable récupération de la critique (Le Moëne, 2013) et des risques liés aux procédés d'endogénéisation (Boltanski, Chiapello, 1999). On note enfin que certains apports critiques sont en quelque sorte distribués au fil de travaux relevant de domaines et courants pluriels, point qui retient tout particulièrement notre attention.

Pour certains, le paysage de la réflexion critique se présente plutôt comme un territoire balisé, voire fortifié, et, pour d'autres, plutôt comme un archipel où l'on peut circuler d'île en île.

Nous souhaitons argumenter en faveur des apports critiques de multiples contributions, selon une conception non généalogique et plus « rhizomatique », dans l'acception de « parcours d'une multiplicité » où la part « d'une aventure de l'involontaire » a sa place². Un chantier de recherche pourrait être ouvert ; il serait défini, en première approche, comme « contributions critiques plurielles : assemblages, comparaisons et paradoxes » et consisterait à saisir les nombreuses variations et dimensions de ces contributions critiques pour repérer des formations (dé-formations et transformations) critiques en mouvements.

Nous proposons une contribution, modeste, à ces questions à l'invitation de la revue *Questions de communication* à la suite de la publication d'un article stimulant de Fabien Granjon (2015). La réflexion est organisée en deux points : nous interrogeons l'hypothèse de la « théorie critique » comme *mainstream* ; ensuite, nous empruntons quelques chemins plus hétérodoxes, moins balisés pour des recherches critiques.

² L'emprunt (circonscrit) à la philosophie de G. Deleuze (1970) et F. Guattari (1980) est proposé pour souligner l'importance de réhabiliter le multiple dans les voies fécondes des pensées critiques.

La « théorie critique » : *mainstream* ou hétérogène et regards pluriels ?

Pour ceux qui essaient de défendre l'idée qu'en dehors de la « théorie critique », il n'y aurait pas de possibilité critique, ou encore qu'il s'agit « d'une théorie critique » générale (voire générique), à portée universelle et transhistorique, nous souhaitons souligner combien, à l'intérieur même de cette « théorie critique », la pluralisation et les tensions épistémiques sont à l'œuvre dès les origines. Ce qui revient à requalifier la logique *mainstream* comme étant davantage une opération de clôture *a posteriori*, à visée épistémologique, d'acteurs de la scène académique, qui peuvent d'ailleurs avoir des intérêts différents mais qui ont en commun d'emprunter les voies d'une approche homogénéisante. Ainsi considérons-nous qu'explorer les apports *mainstream*, c'est aussi se connecter à des questions traitées par des courants moins fréquentés. Ce qui rejoint une réflexion développée dans un autre champ, la sociologie, à propos de la question récurrente de la possibilité d'une théorie sociologique générale :

« En ce sens, le post-fondationnalisme n'est pas une réfutation de toute théorie ou d'une analyse sociale rigoureuse, mais définit une position qui défend un type d'argument plus complexe et multidimensionnel [...]. Les post-fondationnalistes [...] préféreront parler de la façon dont l'analyse sociale exige un type d'argumentation à plusieurs niveaux, articulant raisonnement analytique, données empiriques, clarification normative, et qui adopte une perspective réflexive sur ses propres implications sociales pratiques » (Alexander; Seidman cité in Silber, 2004 : note 12).

Dans la citation, si nous remplaçons *analyse sociale* par *analyse communicationnelle*, nous obtenons une orientation pertinente pour les chercheurs en SIC pour tirer des fils nombreux entre dimension empirique, théorisation critique et approche réflexive qui relancent sur des bases argumentatives élargies les questions critiques. Dans un premier temps, nous tirons quelques fils qui ont à voir avec les dynamiques de l'École de Francfort qui traversent le siècle précédent. Dans un second temps, nous nous arrêtons sur une notion dont la portée heuristique est à la fois forte, actuelle et source de débats, la notion de réification.

L'École de Francfort entre points fixes et mouvements, entre philosophie et recherches sociales

« La tradition reste vive seulement si, dans des situations changeantes, elle change aussi » (J. Habermas cité in Basaure, 2009).

Le projet : élaborer des « technologies intellectuelles » pour comprendre le temps présent ?

Si l'on peut considérer que l'enracinement cognitif de la théorie critique renvoie à une historicité culturelle particulière, d'abord contextualisable dans l'Allemagne de Weimar et l'héritage de la philosophie allemande, certains auteurs soulignent que

l'entité « École de Francfort » serait « un problème à résoudre » (Assoun, 2001). En SHS, des auteurs rappellent que, pour les fondateurs, « la théorie critique » relève d'un euphémisme « commandé par la prudence de chercheurs radicaux pour l'époque » (Renault, Sintomer, 2003 : 11). Le présupposé initial repose sur la distinction entre théorie traditionnelle et théorie critique caractérisée « par son imbrication avec la vie sociale dont elle émerge » (*ibid.* : 12). Cette distinction ne fait pas évidence : on peut se demander si elle n'est pas, au bout du compte, adaptée pour définir plus généralement toute théorisation dans le champ des SHS. Cette remarque entraîne vers une définition de la théorie critique consistant à revendiquer un statut de méta-théorie surplombant d'autres propositions théoriques avec le projet de trier et de valider conceptuellement ce qui ferait norme en « technologie intellectuelle » efficiente pour agir sur et dans la vie sociale. On peut aussi discerner la volonté, pas toujours assumée en tant que telle, de défendre la puissance conceptuelle des notions philosophiques pour penser le social. En effet, d'une certaine manière, l'ambition de l'École fait continuité avec la tradition philosophique comme projet de définition d'universaux conceptuels : la domination, l'aliénation, l'émancipation, la *praxis*, la raison, etc.

Cependant, l'unité de l'École de Francfort est problématique, comme le souligne Jean-Marc Durand-Gasselin (2012). Une définition de ce qui fait lien a été tentée par différents auteurs, y compris dans des contributions relevant d'une socialisation des connaissances, dont Agnès Gayraud (2012) qui écrit : la « Théorie critique se présentait alors comme le projet postmétaphysique d'une élaboration pluridisciplinaire et réflexive de la critique de toutes les forces contraires à l'émancipation des individus dans la société moderne ».

Dans une logique de la recherche du moment fondateur, les auteurs s'accordent pour souligner que l'histoire débute en 1923 avec la création à Francfort de l'Institut pour la recherche sociale (Institut für Sozialforschung). Cela suppose d'ailleurs un avant de ce moment d'émergence institué qui, comme toujours, est associé à quelques personnalités considérées comme fondatrices, en l'occurrence Theodor Wiesengrund Adorno et Max Horkheimer, mais aussi Herbert Marcuse, Erich Fromm, Walter Benjamin, Siegfried Kracauer, Franz Neumann... Il faut aussi souligner que, dès le début, l'Institut est à l'origine de travaux empiriques importants, par exemple avec la grande enquête sur l'autorité de la famille (Horkheimer, Fromm, Lowenthal et Marcuse) publiée à Paris en 1936, dont une des grilles de lecture était issue de la psychanalyse.

L'École de Francfort se présente initialement comme un projet et un lieu qui vont l'un et l'autre, 20 ans plus tard, bouger géographiquement avec le transfert aux États-Unis en 1941, puis à nouveau en 1950 avec un retour à Francfort, et identitairement, avec une requalification en « philosophie sociale », ou encore en « théorie critique » (Assoun, 2001). Le tour américain produit des effets qui ne sont pas repris ici et qui ne sont par ailleurs pas évidents à résumer. Paul-Laurent Assoun considère que les requalifications permettent de mieux formuler une définition de l'objet de cette théorie partagée entre les différents chercheurs, à savoir, selon

lui, la critique de la théorie de l'identité-fixité sujet-objet, raison-réel, héritée de Hegel (*ibid.* : 23-24). Il nous semble que ces requalifications soulignent par ailleurs combien les questions sur les frontières épistémologiques-disciplinaires sont, dès le XIX^e siècle (par exemple avec l'examen des continuités et discontinuités entre philosophie et économie politique, puis entre philosophie et sociologie), accompagnées de débats plus structurants sur ce qui constituerait des « technologies intellectuelles » solides pour comprendre le présent. Max Horkheimer (1974 : 235-236), lecteur attentif de Karl Marx, définit une économie politique « oppositionnelle » :

« Les concepts qu'élabore la pensée de Marx ont pour fonction la critique de la réalité actuelle. Les catégories créées par Marx : classe, exploitation, plus-value, profit, paupérisation, effondrement, sont des facteurs d'un ensemble conceptuel dont le sens ne doit pas être recherché dans la reproduction de la société telle qu'elle est, mais au contraire dans la modification et la correction de ce qu'elle a d'aberrant ».

La définition de concepts et de « technologies intellectuelles » orientés vers la « praxis » (Granjon, 2015) marque l'avènement d'un « âge /déjà/ post-disciplinaire » (Joas, 2004) où les frontières deviendraient poreuses et les catégorisations disciplinaires secondaires au regard des enjeux d'une pensée de l'histoire en mouvements, d'une compréhension de l'action et d'une transformation sociale. Il semble important de souligner que les revendications de post-disciplinarité ou d'a-disciplinarité facilitent aussi certains dépassements des apories des « grands textes » et notamment pour la « théorie critique » des apories dans la pensée de Karl Marx et de Sigmund Freud.

Une persévérance intranquille, transformante et formatrice

La perdurance de l'École de Francfort est remarquable, en ce sens que les générations de chercheurs qui se sont succédées donnent à penser que la « théorie critique » resterait relativement unitaire et identifiable. Depuis presque un siècle, elle conduit à des bilans d'étape autour de débats critiques portant sur les textes de référence et leurs réinterprétations successives. Un temps fort fut la Conférence Adorno en 1983. On peut aussi retenir, plus récemment, la parution de l'ouvrage d'Emmanuel Renault et Yves Sintomer (2003) et la contribution d'Olivier Voirol (2012). Les contributeurs rappellent inévitablement que, dès les origines, dans les années 20, en Allemagne, l'unité de ce courant est accompagnée d'une hétérogénéité des apports des fondateurs et des continuateurs.

La continuité, à la fois persévérante et sinueuse sur quasiment un siècle, est aussi étayée par des dispositifs institués. Par exemple, dans les années 70, avec le prix Theodor-W.-Adorno, créé en 1977 par la ville de Francfort-sur-le-Main et qui récompense, tous les trois ans, « les contributions exceptionnelles » dans les domaines de la philosophie, de la musique, du théâtre et du cinéma et attribué cette année-là à Norbert Elias. Parmi les lauréats, on compte Jürgen Habermas en 1980, Jacques Derrida en 2001 et Judith Butler en 2012. Ce prix a pour mérite d'illustrer dans ses choix les trois piliers de l'École de Francfort : critiques esthétique, philosophique et sociale (et en l'occurrence genrée).

Au-delà des renouvellements générationnels et conceptuels qui traversent l'école, la persévérance est inévitablement liée à un désir; celui de ceux qui l'écrivent de poursuivre un chemin de crête entre tradition philosophique allemande (occidentale) et sciences sociales contemporaines et internationalisées, couplé à la volonté de penser le temps présent. Mais il s'agit aussi du désir de ceux qui font référence à ces travaux et qui espèrent ainsi disposer d'un noyau théorique stable (ou à peu près) qui permette d'interpréter les variations des pratiques liées aux évolutions du capitalisme dans l'ensemble des activités humaines (production, culture, vie publique, vie privée...). La deuxième génération autour de Jürgen Habermas³ et d'Albrecht Wellmer inspire des travaux en *sic* qui reprennent fortement les contenus de l'agir communicationnel et de ses développements plus récents (Habermas, 2000 ; Chaskiel, 2002) et de l'espace public (Habermas, 1962 ; Miège, 2010 ; Bregman *et al.*, 1989 ; Wolton, 1992, 1994 ; Pailliant, Romeyer, 2009). La figure la plus connue de la troisième génération est celle d'Axel Honneth. Celui-ci a succédé à Jürgen Habermas à la tête de l'Institut pour la recherche sociale et a participé à des débats vifs et structurants pour cette génération, notamment sur les notions d'une théorie de la justice sociale avec Nancy Fraser (Fraser, Honneth, 2003). Axel Honneth poursuit la réflexion développée à l'Institut en la réorientant de manière significative. Par sa volonté de s'inscrire dans une certaine continuité, cette troisième génération témoigne, à sa façon, d'une expérience intellectuelle contemporaine du refus de « l'épuisement des significations » au sens où Jean-Luc Nancy (1986) mobilise cette notion. Cet auteur caractérise le moment historique qui est le nôtre en « Occident » depuis plus d'un siècle (voire depuis Kant), comme participant d'un mouvement plus large qui révèle la fin – les fins – du *logos* et des promesses de la métaphysique : « L'éloignement infini du sens signifié, immobile, accessible ou infiniment fuyant » (*ibid.* : 71). Le courant philosophique qualifié de nihilisme, avec Friedrich Nietzsche notamment, serait une contribution parmi d'autres, témoignant de l'éloignement du sens immobile. Cette persévérance de l'École de Francfort, accompagnée d'un renouvellement générationnel, réaffirme implicitement la possibilité de tenir ensemble certaines propositions théoriques prenant en défaut le constat d'émiettement ou de relativisation de la philosophie sociale. La question des frontières entre philosophie sociale et sciences sociales est sensible dans ces mouvements de la pensée où l'on peut observer une démarche un peu paradoxale de déliaison-reliaison avec la philosophie, paradoxe qui se noue autour de la préoccupation réaffirmée d'une recherche ancrée dans le présent et dans les pratiques sociales. Sur ce point, des passerelles peuvent être établies avec d'autres chercheurs dans d'autres univers cognitifs, par exemple avec Alain Caillé (cité in Boure, 2007 : 318) lorsqu'il questionne la portée sociale des SHS : « À quelles conditions les productions des chercheurs en SHS sont-elles susceptibles d'intéresser leurs frères humains » ? Comme le rappelle Robert Boure (*ibid.* : 319), les SHS « ont une texture normative » en ce sens que normatif et cognitif – jugement de fait et jugement de valeur – sont mitoyens et entrelacés.

³ J. Habermas est qualifié par A. Mattelart (1994 : 111) de « lointain disciple de cette école ».

La raison inaccomplie : comment ne pas en finir avec le concept de raison ?

Avec son programme spécifique, la philosophie sociale a également, de manière revendiquée ou non, une dimension normative. Cette dimension peut être observée autour des débats riches et nourris portant sur la raison, un concept central pour l'École de Francfort dès lors que sont discriminées des pratiques qui conduisent à des effets contradictoires. D'un côté, on constate des pratiques de la raison qui s'égareraient dans les méandres des technosciences et du bloc de pouvoirs qui leur est associé, conduisant à « une société entièrement administrée » (Renaut, 1999 : 137) ; de l'autre, on observe des pratiques permettant à l'individu de gagner en réflexivité et en autonomie vers un projet de société plus solidaire. Autrement dit, la question centrale posée par les chercheurs de l'École de Francfort porte sur la qualification et les conditions de possibilité d'une raison qui déborderait le cadre instrumental.

Le concept de raison et l'étude de ses fruits doux et empoisonnés, mais aussi de ses sources et de son vacillement d'un point de vue éthico-politique restent majeurs en même temps que les interrogations que ce concept soulève sont à la fois fixes et renouvelées. Deux points d'achoppement sont majeurs historiquement à l'échelle du xx^e siècle. Ils sont emblématiques de la raison habitée par la déraison. D'abord, la problématique de la raison face à Auschwitz et aux camps de la mort⁴ (voir Adorno, 1963a) lève un voile d'effroi et constitue un indépassable portant sur les impasses d'une certaine rationalité instrumentale. Ensuite et sur une autre scène, avec les catastrophes de Tchernobyl (le 26 avril 1986), de Fukushima (11 mars 2011) et les questions liées à l'anthropocène (réchauffement climatique, réduction de la biodiversité, etc.), est posée la question de la rationalité instrumentale dans le rapport du sujet à l'environnement. Ce dernier est pour les humains un rapport à la culture et à la société tel qu'il est défini dans ce qu'un ensemble d'auteurs nomment la « modernité » occidentale ; modernité dont Hannah Arendt (1961 : 364) explique qu'elle est apparue lorsque vérité philosophique et vérité scientifique se sont séparées. Cette bifurcation est interprétée au sein de la dialectique de la raison (Adorno, 1944) qui souligne que le progrès est en certains cas contradictoire avec l'approfondissement de la raison comme « expérience individuelle et socialisée ». Selon l'auteur, la raison issue de la philosophie des Lumières ne s'est finalement pas actualisée, le principe rationnel étant à son tour un nouveau mythe, en s'inscrivant dans un cadre cognitif antérieur, celui d'une pensée magique. Ces analyses constituent un terreau qui, indirectement, nourrit de nombreuses analyses dans de multiples directions en sciences sociales. Dans nos travaux, nous donnons une place particulière aux analyses de Cornélius Castoriadis consacrées à l'imaginaire sociohistorique du capitalisme dont le noyau central est la « rationalité illimitée » qu'il oppose à un imaginaire en émergence qui serait celui de l'autolimitation consentie (Castoriadis, 1975 ; Bernard, 2015b).

⁴ Les questions de la raison face à Auschwitz et aux camps de la mort donnent lieu à des analyses à l'intersection des sic et de l'histoire (Fleury, Walter, 2008-2011, 2013-2015).

La troisième génération de l'École de Francfort apporte une contribution au débat avec une orientation qui reprend la question du sujet et de sa place « psychosociale » – sa reconnaissance –, orientation un peu marginalisée avec le rayonnement des œuvres de Jürgen Habermas centrées sur la figure du sujet rationnel et délibératif. Nous proposons de considérer que cette réorientation constitue une sorte de « renversement » au sens d'Hannah Arendt. La philosophe commente l'importance de « l'inversion entre contemplation et action » avec le développement de la *vita activa* (*versus vita contemplativa*) et de l'action instrumentale liée aux savoirs utiles (Arendt, 1961 : 362). Selon la philosophe, la pensée est devenue la partenaire ancillaire de l'action (tout comme la philosophie antérieurement avait été la « servante » de la théologie) (*ibid* : 365). Le propos de la philosophe portant sur les vertus de la contemplation peut être rapproché de la place surplombante que l'École de Francfort attribue à la raison non instrumentale. Mais ce renversement prend un autre chemin et une autre forme. Il s'agit, pour la troisième génération des chercheurs de l'École de Francfort, de retisser un fil originel et fragile avec les questions de la psychologie sociale. Avant d'aborder ce point, nous faisons un arrêt sur la notion de réification, emblématique de l'analyse proposée par ce courant de recherche et indispensable pour comprendre l'épistémogénèse de la notion de reconnaissance.

Les questions de la réification généralisée *versus* la « participation sociale » comme présence à l'autre

« Leur vie n'avait été qu'une espèce de danse incessante sur une corde tendue, qui ne débouchait sur rien : une fringale vide, un désir nu, sans limites et sans appuis » (Perec, 1965, 2001 : 109).

Parmi les concepts en résonance avec certaines problématiques info-communicationnelles, nous retenons le concept de réification. Ce concept est central à la fois pour l'analyse des industries culturelles, de l'information devenue marchandise, de la communication des organisations en prise avec les processus de « rationalisation », y compris de la subjectivité – avec les techniques du *coaching* (Dufau, Perdriset, 2006a, 2006b) ou encore du management par la résilience – et pour bien d'autres thèmes⁵. Du point de vue de l'École de Francfort, ce concept est enchâssé dans l'examen des pathologies sociales engendrées par la division sociale du travail, l'automatisation et l'industrialisation de pans entiers de l'activité humaine (y compris désormais avec l'industrialisation de la recherche). Trois noms sont particulièrement significatifs pour comprendre les problématiques liées à ce concept.

⁵ Pour une revue de ces thèmes et une approche analytique, voir les dossiers des revues *Communication & organisation* et *Communication & management*.

D'abord, dans les travaux de Georg Lukács qui servent de socle aux chercheurs mobilisant le concept, le lecteur trouve une théorisation des processus de réification à l'œuvre dans la société et l'économie de marché :

« L'essence de la structure marchande a déjà été souvent soulignée ; elle repose sur le fait qu'un rapport, une relation entre personnes prend le caractère d'une chose, et, de cette façon, d'une "objectivité illusoire" qui, par son système de lois propre, rigoureux, entièrement clos et rationnel en apparence, dissimule toute trace de son essence fondamentale : la relation entre homme » (Lukács, 1923 : 110).

La proposition théorique de Georg Lukács a fait l'objet de nombreux commentaires qui interpellent les spécialistes de la communication, par exemple avec la notion de « refroidissement des rapports sociaux ». Stéphane Haber (2015) souligne que la réification, « au sens du nivellement des possibilités culturelles », conduit à un refroidissement des rapports sociaux associés à la pénétration du capitalisme dans la vie sociale ». Cette définition permet aussi de caractériser les ambiguïtés de certaines pratiques contemporaines de la communication. Certaines d'entre elles contribuent à ce « refroidissement », par exemple avec l'opacité du formatage du « dialogue », de l'interactivité numériques dès lors que l'écriture d'écran n'est pas examinée « comme un objet matériel configuré qui cadre [et] donne un statut au texte » (Jeanneret, Souchier, 2005 : 7), ou encore le formatage identitaire *via* les réseaux sociaux. D'autres pratiques communicationnelles ont au contraire pour fonction (ou prétention ?) de « réchauffer » ce qui est refroidi, par exemple avec les techniques du marketing personnalisé (communication commerciale) ou encore avec la mise en place d'une « gestions symbolique » (Floris, 2001), de techniques de « bien-être au travail » pour les salariés⁶ (communication interne), de la responsabilité sociale (Martin-Juchat, 2007). Cette notion – la réification – fait pivot pour penser les processus qui, *a contrario*, constitueraient en quelque sorte des points de résistances ou de bifurcation permettant de s'éloigner de la choséification des rapports sociaux et du monde. L'examen des débats portant sur les enjeux, difficultés et limites de la « participation sociale », au travail, dans la cité, pourrait être repris, ce que nous ne ferons pas sous cette forme dans ce texte. Nous choisissons de poursuivre la question de l'articulation entre notions de l'École de Francfort, avec les notions de « réification » et de « reconnaissance ».

La formation de la reconnaissance : enjeu individuel, social et éthico-politique

Dès la première génération, les chercheurs de l'École de Francfort ont investi et retravaillé la notion de réification en interprétant les sources et les effets d'une industrialisation, d'une marchésation et d'une marchandisation qui ne cessent de s'élargir à l'ensemble des activités humaines :

⁶ Pour une revue de questions concernant « une approche communicationnelle de l'individu au travail », voir L. Morillon, A. Bouzon et F. Cooren (2009).

« Influencé en partie par les considérations de Georg Lukács dans *Histoire et conscience de classe* (1923), Max Horkheimer partait de l'idée que le processus de réification observé naguère par Marx dans la sphère de la production, sous la forme du fétichisme de la marchandise, n'épargne désormais plus aucun secteur de l'activité sociale, pas même celui de la connaissance » (Voirol, 2012 : 109).

Depuis une vingtaine d'années, nous pourrions ajouter à la liste des secteurs concernés⁷ celui de la recherche qui lui aussi traverse une période d'industrialisation accélérée.

Chercheur emblématique de la troisième génération, Axel Honneth (2005 : 78) revisite les travaux antérieurs dans la perspective d'abandonner un certain « réductionnisme économique » à l'œuvre chez ses prédécesseurs. Il a retravaillé la notion de réification qu'il définit comme « le processus par lequel, dans notre savoir sur les autres hommes et la connaissance que nous en avons, la conscience se perd de tout ce qui résulte de la participation engagée et de la reconnaissance ». Il lie réification et perte du sentiment de reconnaissance et d'auto-reconnaissance. En reprenant cette notion, structurante pour lui aussi, Axel Honneth nuance l'approche de Georg Lukács qu'il qualifie d'« excessive » ; en réalité, il s'agit pour lui de comprendre les processus de réification dans un autre contexte historique qui n'est plus celui de Georg Lukács. Il en propose une version réorientée en intégrant une dimension plus individuelle et psychologique⁸ dans le cadre de sa théorie de la reconnaissance. La réification est en quelque sorte présentée comme l'ombre de la reconnaissance, celle-ci étant définie comme « attitude » fondamentale :

« Il me semble possible de cette manière de justifier la thèse selon laquelle, dans la relation humaine à soi-même et au monde, une posture affirmative, en l'occurrence une posture formée par la reconnaissance, précède toutes les autres attitudes aussi bien d'un point de vue génétique que d'un point de vue catégoriel » (*ibid* : 44).

Ce point est capital car il s'agit d'une déliaison vis-à-vis d'un héritage marxiste assez dogmatique : la *praxis* prolétarienne, devenue elle-même activité instrumentale, ne serait plus (ou en tout cas beaucoup moins) porteuse de « l'envers de la réification » – la formulation s'inspire des travaux d'Olivier Voirol (2012 : 110).

Une autre conséquence de la relativisation de la théorie de la réification au profit de la théorie de la reconnaissance conduit à un double déplacement : un premier qui éloigne des analyses économiques, la reconnaissance est distinguée de la redistribution (qu'il juge par ailleurs nécessaire et contributive à un certain niveau de la reconnaissance) ; un second « déplacement du cognitif au précognitif, du rationnel à l'émotionnel ou, si l'on veut, de l'action communicationnelle à l'accès

⁷ Lors du colloque *L'industrie, notre avenir* qui s'est tenu au Centre culturel international de Cerisy du 3 au 10 juin 2014 sous la direction de Pierre Veltz et Thierry Weil, les contributeurs ont débattu de l'hypothèse d'une « société hyperindustrielle mondialisée » et des enjeux d'une réindustrialisation de la France avec une industrie « acceptable et acceptée » ; ils ont plutôt réfuté l'hypothèse d'une « société postindustrielle » (voir Veltz, Weil, 2015 ; accès : <http://www.cci-cerisy.asso.fr/industrie14.html>, consulté le 22/04/16).

⁸ A. Honneth (1989) fait notamment référence aux travaux de G. H. Mead et de D. Winnicott et définit une filiation avec le « jeune Marx » et avec T. W. Adorno lorsque celui-ci considère que « la liberté c'est d'être sans anxiété en public ».

pré communicationnel au monde » (Basaure, 2009 : 78). Axel Honneth élargit et précise la portée des analyses en intégrant les relations intersubjectives mais aussi les relations à soi, c'est-à-dire une dimension affective et émotionnelle. Il ouvre à nouveau et rend plus familière une vision optimiste des rapports sociaux ancrés dans la vie ordinaire, en ce sens qu'il rappelle que le sujet existe par ses relations avec autrui et dans des modes de participation sociale, ceux-ci pouvant se redéployer en tension avec les forces réificatrices à l'œuvre. La théorie – proposant les notions de sphères de reconnaissance, affective, juridique, culturelle, de paliers de reconnaissance – conduit à une éthique politique de la reconnaissance fondée sur la réciprocité. En SIC, les apports d'Axel Honneth sont retravaillés par des auteurs, en particulier Thomas Heller (2009), lecteur d'Axel Honneth et de Michel Foucault, qui montre comment la question de la reconnaissance est en quelque sorte absorbée par des dispositifs contraires qui ont à voir avec l'assujettissement.

Nous reprendrons en deuxième partie certains de ces éléments et questionnements en soulignant la pertinence de l'apport de l'épistémè psychologique à la théorisation critique.

Du côté des SIC, la tentation de l'enjambement

Les textes en SIC, revendiquant la filiation de l'EF, rendent assez peu visible et lisible l'hétérogénéité des travaux de l'École, car ils s'inspirent plutôt de manière sélective, d'une part, des références centrées sur les industries de la culture (*Kulturindustrie*) et, d'autre part, des travaux consacrés à l'espace public et à l'agir communicationnel (Habermas).

Dans des écrits radicaux, Theodor W. Adorno (1963b) montre la puissance des industries culturelles susceptibles d'aller au-delà de leurs objets, en véhiculant, en semant « un consentement total » :

« L'industrie culturelle se mue en *public relations*, à savoir la fabrication d'un *good will*, tout court, sans égard à des producteurs ou des objets de vente particuliers. On s'en va chercher le client pour lui vendre un consentement total et sans réserve, on fait de la réclame pour le monde tel qu'il est, tout comme chaque produit de l'industrie culturelle est sa propre réclame. En même temps, néanmoins, on conserve les caractères qui primitivement appartenaient à la transformation de la littérature en marchandise ».

Pour certains chercheurs en SIC, organisés en réseau scientifique, les recherches critiques sont assez largement confondues avec la « théorie critique ». L'héritage de l'École de Francfort est repris à différentes étapes et sous différentes formes par les chercheurs spécialistes du domaine des « industries culturelles et informationnelles », mais pas seulement. Parmi les auteurs français, nous pouvons citer Bernard Miège, Pierre Moëglin, Yolande Combes, Philippe Bouquillion, David Buxton, Louize Merzeau ou Fabien Granjon. Signalons encore Patrick Chaskiel et Marie-Gabrielle Suraud et leurs études consacrées aux risques et aux débats publics ou bien encore André Vitalis, Armand Mattelart, Tristan Mattelart – qui a pour terrain les migrations et les médias transnationaux –, Bernard Floris et Thomas Heller – qui s'intéressent plus

précisément aux organisations. Mentionnons aussi des contributions davantage orientées vers les problématiques du développement des pays du Sud (Misse, 2014). Notons également le rôle fédérateur d'une revue en ligne spécialisée, *Web-revue des industries culturelles et numériques*⁹, qui se définit comme « première revue universitaire francophone sur les industries culturelles, créatives, numériques ». En diffusant les travaux de la « théorie critique », cette dernière permet de découvrir l'actualité des débats et l'histoire de ce domaine d'études qui est aussi un courant de recherche. Représentatif de celui-ci, un colloque international, Où en est la critique en communication ? a été organisé en 2012 à Montréal et a permis de faire un point d'étape autour de travaux principalement francophones (mais aussi nord et sud-américains) consacrés à la « théorie critique » (Kane, George, 2013). Par ailleurs et, de manière générale, la communauté des chercheurs concernés en *sic* reconnaît le rôle pionnier et structurant des travaux d'Armand Mattelart dans le passage et la circulation des idées critiques entre générations, entre terrains et entre traditions culturelles (Europe, Amérique du Nord, Amérique du Sud – voir Granjon, 2015).

Nous notons cependant des divergences sur les assemblages des notions mobilisées par les auteurs, certains d'entre eux prenant des distances marquées et explicitées avec les héritages. Dans un texte défendant la consistance d'une théorie pour penser les industries culturelles et informationnelles, Pierre Mœglin (2012) synthétise l'orientation des travaux des fondateurs dans les termes suivants : « Figer la dialectique de la culture, comme le font Horkheimer et Adorno, au stade négatif de la rationalité instrumentale triomphante ». Cette citation souligne en creux l'émancipation relative de chercheurs qui font référence à l'École de Francfort vers d'autres horizons qui, dans leurs travaux, favorisent davantage les processus de définition de modèles pour caractériser les logiques des productions industrielles culturelles contemporaines couplées à des logiques de réception. Ce point est important car la référence à l'École de Francfort et à la fois continue, reconfirmée et en même temps assez distante et distanciée. On peut faire le même constat à propos de l'étude et des usages de l'œuvre de Jürgen Habermas consacrée à l'agir communicationnel et à la théorie de l'espace public. Régulièrement citées en *sic*, les théorisations du philosophe allemand offrent un élargissement pour le rayonnement de cette filiation, inspirant des travaux dans des domaines variés (journalisme, médias, communication politique, industries de la formation, communication et risques, communication-arts et cultures – dont cultures numériques –, etc.). Quant à la troisième génération, avec des auteurs comme Axel Honneth, elle inspire en *sic* d'autres travaux dans d'autres directions. Par exemple, des chercheurs en communication des organisations discutent, dans une mise en abyme critique, des apports de la notion de réification pour les organisations (Heller, 2009 ; Cooren, Douyère, 2013). Françoise Cooren et David Douyère entendent restaurer ce qui serait absorbé, annihilé par le concept de réification, à savoir « la part d'objectivité, de chose et d'autonomie des activités, constructions et relations sociales produites par les êtres humains eux-mêmes » (*ibid.* : 157) et défendent le projet « de voir comment cette chose exprime un processus social le rend présent, l'incarne » (*ibid.* : 162).

⁹ Accès : <http://industrie-culturelle.fr/industrie-culturelle/>. Consulté le 22/04/16.

Plus généralement, en SIC, le rapport soutenu dans le temps entre proximité et distanciation avec « la théorie critique » de l'École de Francfort conduit à formuler une autre hypothèse. Cette marche un peu asynchrone et pas tout à fait dans les pas (au côté et à côté) de l'École de Francfort, féconde par ailleurs dans les limites de son cadrage théorique, produit de surcroît un effet d'enjambement vis-à-vis de la philosophie et des sciences sociales et, en particulier vis-à-vis de la sociologie, de la psychologie et de la science politique. Nous entendons par « enjambement » la non-confrontation théorique, frontale, précise et structurée avec les conceptualisations des disciplines des sciences sociales¹⁰, mais aussi de la philosophie. La question devient : quelle est la fonction de cet enjambement ou encore comment objectiver un tel enjambement ? Robert Boure (2007 : 284-287 ; 2002) apporte une aide précieuse en analysant le tressage entre construction cognitive et reconnaissance institutionnelle des disciplines, en particulier dans sa réflexion consacrée à « l'autonomisation des disciplines ». Il rappelle que la reconnaissance académique s'effectue aussi sur le critère de « discipline enseignable » (formulation empruntée à Jean-Louis Le Moigne, Boure, 2007 : 285). De ce point de vue, les disciplines apparues dans les années 70, dont les SIC, ont eu à construire et à défendre leur autonomisation entre positionnement épistémique « nouveau »¹¹, offre de formation en résonance avec l'émergence des normes de formation orientées vers les « compétences », *lobbying* institutionnel et définition d'une « culture » professionnelle académique spécifique¹². Ces fronts de la construction disciplinaire sont portés par des groupes d'acteurs différents au sein des SIC et dans le temps, chacun jouant en quelque sorte sa partition dans cette orchestration de la reconnaissance. Cependant, ces groupes ne s'ignorent pas, tantôt s'opposant, s'alliant ou se remplaçant dans les diverses activités de légitimation. C'est ainsi que peut être interprétée l'hypothèse d'enjambement. Nous poursuivons le raisonnement en explorant d'autres voies parmi les théorisations critiques.

Pluralisation des recherches critiques, *French theory* et autres explorations théoriques

« Ce que ni Budapest, ni Prague n'avaient réussi à faire, Soljenitsyne l'accomplit. Si Mai 68 avait congédié une certaine idée de l'État, symétriquement, Soljenitsyne congédiait une certaine idée du contre-État »
(Gremion, 2000 : 41)

Du point de vue des apports critiques, la démarche de l'École de Francfort est doublée de multiples autres chemins à portée épistémique et heuristique concernant les

¹⁰ Il y a bien sûr des contre-exemples, notamment sur la notion de « dispositif » (Jacquinot-Delaunay, Monnoyer, 1999 ; Appel, Boulanger, Massou, 2010).

¹¹ Nous n'abordons pas ici le cas cependant très structurant pour les SIC de la filiation et des étayages cognitifs entre les lettres et la communication, ce dernier constituant en soi un objet d'étude important et à part entière (voir Boure, 2002).

¹² La « culture » professionnelle académique spécifique pour les SIC est assez fortement nourrie par la volonté de tenir ensemble information et communication, qui fait des SIC une spécificité française.

arguments critiques. Parmi ces chemins, il convient de faire un retour sur les penseurs rassemblés dans le courant de la postmodernité. Ce courant s'inscrit dans le discrédit historique de ce qui avait semblé pour les générations précédentes pouvoir être un modèle de société alternatif au modèle capitaliste : le modèle soviétique. Ce discrédit s'est figé en relégation avec la chute du mur de Berlin. Nous souhaitons souligner l'existence d'autres chemins parallèles de la critique en mettant l'accent sur deux d'entre eux, la *French theory* et la psychologie sociale.

La *French theory* : tourner le dos aux certitudes de la philosophie critique moderne ?

« Le principe général de Foucault est : toute forme est un composé de rapports de force » (Deleuze, 1986, 2004 : 131)

Dans une deuxième grande filiation, d'autres chercheurs en SIC choisissent d'arrimer leurs propositions critiques à la pensée d'auteurs français de premier plan ; Pierre Bourdieu (Olivesi, 2005), Michel Foucault (Chevalier; Loneux, 2006 ; Olivesi, 2003, 2004), Gilles Deleuze (Carmes, Noyer, 2013), Jean Baudrillard, Jean-François Lyotard, Jacques Derrida (La Broise, Chantraine, 2013)... qui, pour la plupart, appartiennent à la mouvance de la *French theory* (Cusset, 2003). Nous constatons un intérêt particulier pour les recherches de Michel Foucault que l'on trouve dans les travaux de ceux qui s'intéressent aux ordres du discours dans une perspective sémio-techno-politique, aux enjeux des « dispositifs » numériques, mais pas seulement. Mentionnons également un intérêt fort pour les travaux de Gilles Deleuze de chercheurs qui désirent théoriser le couplage technologies (numériques), langages et labilités des formes sémio-techno-socioculturelles ouvertes et entrelacées (par exemple, Mahé, 2016 ; Noyer, 2010). Bien souvent, c'est à partir de l'étude des métamorphoses des pratiques informationnelles¹³, médiatiques et socioculturelles impliquant les « objets » que sont faites les références à Michel Foucault et Gilles Deleuze qui assurent une transition avec les travaux de chercheurs qui débattent des *cultural studies* (Albertini, Pélissier, 2009 ; Fleury, Walter, 2014). L'ensemble de ces travaux apporte une contribution à la poursuite des perspectives critiques dans d'autres directions que celles de l'École de Francfort. La déconstruction des problématiques du sujet opérée par les auteurs de la postmodernité est par ailleurs tout à fait soluble dans les problématiques du réseau (Letonturier, 2015) et de l'individu connecté, mais elle offre davantage aussi.

¹³ « La culture informationnelle correspond, dans son acception dominante, au domaine de l'information-documentation, de "l'info-knowledge". Mais l'hybridation des pratiques informationnelles, due au numérique, et la multiplicité des acteurs désormais concernés par cette thématique viennent, ici comme ailleurs, brouiller les frontières » (Serres, 2009). Pour la définition de « l'information » : voir B. Simonnot (2009), S. Leleu et P. Useille (2008) et V. Paul et J. Perriault (2004).

Pour certains auteurs, le projet consiste à énoncer un point de vue qui tente de se démarquer – un peu ou plus radicalement – des ancrages dans la tradition et l'épistémè matérialistes et d'une référence trop marquée (repérable) au marxisme ou au freudisme. Pour d'autres auteurs, les références sont *a priori* ailleurs et, dans certains cas, clairement revendiquées comme relevant du pragmatisme et de l'individualisme méthodologique qui croisent parfois la route de ce qui est trop souvent qualifié hâtivement de « constructivisme » en sic¹⁴. Le courant de la sociologie de l'innovation est largement mentionné et repris en sic avec des références très nombreuses aux travaux de Michel Callon et Bruno Latour ou de chercheurs évoluant dans cette mouvance. Une idée générale largement traitée est de questionner les « objets » comme étant des objets communicants, ces derniers « nous parl[a]nt depuis longtemps » comme le rappelle Dominique Boullier (2002). Dans sa réflexion consacrée à l'étude de « la nature communicante des objets », cet auteur propose aussi (dès 1999) le néologisme *habîtèle* pour désigner « ce phénomène qui relève en fait d'une compétence humaine à appareiller nos appartenances et à s'en faire une nouvelle peau ». Cet exemple est choisi car il rend compte des reproblématisations développées en sic (ou proches des sic) autour de la question très transversale de « l'objet technique » comme partie prenante des situations de communication. Comme le notent Yves Jeanneret (2000b) et Daniel Bougnoux (1993), la question technique est au cœur de la pensée communicationnelle depuis fort longtemps (depuis l'avènement de l'écriture) et, d'un auteur à l'autre, elle rebondit inévitablement dans les analyses¹⁵. Certains auteurs insistent davantage sur les rapports entre outils et savoirs ou encore entre techniques, asymétries et pouvoirs. Armand Mattelart (2001 : 51) considère que « la réalisation de programmes automatiques est un fait culminant de l'histoire humaine, d'importance comparable à l'apparition du chopper-percuteur manuel [...] de l'agriculture. Cette patiente évolution des outils-gestes-mémoire est constitutive de l'aventure humaine de la planétisation ». L'auteur examine les formes de contrôle liées aux ressources techno-cognitives (Mattelart, Vitalis, 2014). Penseur de la « société automatique » et des « technologies cognitives », Bernard Stiegler (2005) associe étroitement sociogenèse et technogenèse pour considérer que cet adossement relève de fait d'une épistémogenèse au sens où les formes de savoirs évoluent avec les formes des systèmes techniques.

Pour résumer très succinctement, les penseurs de la « postmodernité » aident les chercheurs en sic à coupler les études des « technologies de l'information » (en production, en réception et en circulation) en les liant aux questions des métamorphoses du pouvoir et du contrôle sociopolitique. Cependant, si l'on prend plus de recul, force est de constater que le temps a passé et qu'une dissipation

¹⁴ Pour une analyse de ces questions, voir Y. Chevalier (2004), B. Fleury-Vilatte et J. Walter (2004), D. Benoit (2004) et G. Gauthier (2003).

¹⁵ Concernant interactions médiatisées, il convient de souligner l'importance des publications offertes par la *Revue des interactions humaines médiatisées* ainsi que les publications issues des conférences du réseau scientifique « Hypertextes et hypermédias. Produits, outils et méthodes » (H2PTM).

relative des effets des écrits de la postmodernité s'est installée. Il convient de mentionner l'épisode particulier constitué par « l'affaire Sokal et Bricmont » (1997), en particulier parce qu'il a donné lieu à des publications originales en sic (Jurdant, 1998 ; Jeanneret, 2000a). Alan Sokal et Jean Bricmont (1997) dénonçaient notamment certaines approximations dans les références « scientifiques » d'auteurs de référence, mais, au-delà, l'opération éditoriale visait la déstabilisation des fondements du courant postmoderne. Si la disruption que fut la revendication de la postmodernité est historiquement dépassée, il convient de souligner que de nombreux continuateurs tracent le sillon, de manière argumentée mais aussi, dans certains cas, de manière presque naturalisée.

Parallèlement aux flux des publications qui collent à l'actualité des objets et pratiques contemporains en information-communication et, en particulier, aux vagues d'études empiriques consacrés à la généralisation du numérique et aux renouvellements de l'audiovisuel et des médias, on trouve des travaux, plus rares, qui tentent de problématiser d'autres questions émergeant des terrains ou de se distancier des interprétations dominantes (et un peu stéréotypées) liées à la littérature consacrée aux usages et pratiques.

En 2004, Stéphane Olivesi soulignait certains mésusages de la pensée de Michel Foucault en sic comme les ambiguïtés et contre-sens concernant l'analyse du discours ou encore la thématique du pouvoir. Selon Stéphane Olivesi (2004), dans ces deux cas, les usages et références à Michel Foucault en cause portent sur une approche qui tend à délier des références, des notions de la dynamique d'ensemble de la problématisation et de l'historicisation ; par exemple, lire une théorie du pouvoir là où Michel Foucault propose non pas une théorie mais des « analytiques » : « Si "nous sommes voués historiquement à l'histoire" (Foucault, 1963, p. 12), comprendre ce que nous sommes, c'est-à-dire l'actuel, ne se peut qu'au prix d'un détour par l'histoire qui en conserve les clés » (Olivesi, 2004). Pour leur part, Yves Chevalier et Catherine Loneux (2006 : 16) soulignent : « On parle "d'une seconde révolution du texte", qui sépare le langage de la vérité ; le discours est aussi lié à la question de la continuité du pouvoir : les hommes se gouvernent à travers la production de discours, de vérités ». L'ordre du discours ne peut être délié de l'ordre politique et culturel. Cet apport revêt une portée puissante pour les recherches en sic. On observe d'ailleurs que les références à Michel Foucault sont bien souvent disséminées dans la littérature grise, dans les thèses et les habilitations à diriger des recherches. Cette particularité produit un effet, parfois abusif, de familiarisation pour un auteur qui est largement inclassable par ailleurs.

On observe ici un geste paradoxal qui consistait à ne pas renoncer à définir un périmètre contenant la pensée critique, tout en ouvrant les possibilités de remises en cause de ce périmètre. Il y aurait en quelque sorte, et malgré tout, un dedans et un dehors. C'est précisément cette approche que nous souhaitons questionner, en pointant quelques chemins moins fréquentés.

Autres voies et explorations théoriques en SIC

« Le vice essentiel de nos institutions n'est pas dû à une mauvaise gestion, ni à une malhonnêteté officielle, ou à un retard technique. Il est dû à un renversement fondamental des fonctions respectives de la productivité et de la convivialité » (Illich, 1972 : 328)

Nous souhaitons montrer que l'apport relevant de la tradition psychologique et de la psychologie sociale est pertinent pour les SIC comme contribution à des recherches critiques.

Au sein de l'École de Francfort, Erich Fromm et Herbert Marcuse avaient, dès les origines, proposé des points de vue plus psychologiques. Or, en communication tout comme dans l'ensemble des SHS, les présupposés relatifs à la notion de sujet, qu'ils soient implicites, voire opaques pour les auteurs eux-mêmes ou objectivés et argumentés, sont importants pour comprendre les propositions et points de vue des différents auteurs (Bernard, 2015b). Tout au long du XX^e siècle dans le champ de la philosophie, la critique de la notion de sujet, comme fondement métaphysique, ontologique, fait l'objet d'une littérature très abondante. Parmi celles-ci, nous mentionnons une analyse originale à l'intersection de la philosophie et des études littéraires montrant comment ce concept, « fruit d'une construction symbolique et imaginaire », a été « fabriqué » dans des entrelacs entre textes philosophiques et littéraires (Dumoulié, 2011). Les sciences sociales ont été traversées par des débats majeurs entre courants – holisme/objectivisme versus interactionnisme/subjectivisme –, débats consacrés aux pensées et impensés du « sujet » (voir notamment Dubet, Wiewiorka, 1995). Une sociologie psychologique (voir Lahire, 2016 ; Martuccelli, Singly, 2012) et une sociologie clinique (Gaulejac, Hanique, Roche, 2007) ont émergé au sein de ce que l'on nomme « les nouvelles sociologies ». Tout en reconnaissant la singularité des parcours individuels qui ne peut être pliée sur les catégories sociales et qui est souvent saisie à travers la méthode des récits, Vincent de Gaulejac, Fabienne Hanique et Pierre Roche (*ibid.*) soulignent que « la marge de liberté » des sujets est liée à « une multiplicité et hétérogénéité des déterminismes » dans lesquels il est pris et entrepris. Pour faire continuité avec ce qui précède, nous reprendrons très partiellement ces questions en établissant un pont avec quelques-uns des enjeux et débats en cours au sein de l'École de Francfort et en élargissant les références à d'autres contributeurs critiques.

Sigmund Freud et la déprise du sujet

Dans une contribution originale, Nicole Gabriel (2005) souligne combien l'œuvre de Theodor W. Adorno entre critique esthétique et critique sociale est imprégnée d'une culture psychanalytique. En théorisant la notion de mutilation (« endommagement, lésion »), terme qu'on retrouve dans le sous-titre des *Minima Moralia* : « Réflexions à partir de la vie mutilée » (*Reflexionen aus dem beschädigten Leben*), Theodor W. Adorno (1951) fait référence à Sigmund Freud lorsque celui-ci accorde une place déterminante aux événements de l'enfance.

Nous avons souligné combien les recherches d'Axel Honneth, en particulier celles consacrées à la théorie du mépris et de la reconnaissance, montrent que, y compris au sein d'un courant dont les positions sont pour le moins ambivalentes vis-à-vis des savoirs en psychologie, les questionnements résonnent avec des travaux dans le champ de la psychologie et de la référence à Sigmund Freud tout particulièrement¹⁶. Emmanuel Renault (2008) examine la manière dont les conceptions freudiennes peuvent être intégrées dans le cadre d'une conception critique du travail en faisant un retour sur les approches d'Herbert Marcuse, Jürgen Habermas et Axel Honneth. Par ailleurs, il semble utile de rappeler la pertinence contemporaine des analyses consacrées au fascisme conduites par Wilhelm Reich, Franz Neumann, Erich Fromm, lorsque ces auteurs montrent le potentiel régressif, dans l'acception freudienne, de certains mouvements de masse (Neumann, 2008). Les noms d'Erich Fromm et d'Herbert Marcuse restent dans les mémoires comme les tenants de la branche plus psychologique de l'École de Francfort, tous deux attachés à problématiser le lien entre Sigmund Freud et Karl Marx. Reprenant la dialectique de l'homme bon-mauvais, de la relation *homo faber-psyché*, Erich Fromm (1955) propose un assemblage dans lequel les conditions sociales et culturelles du présent éclairent les névroses et misères sexuelles associées et les dérèglements du sentiment de liberté. Par la suite, sa réflexion s'est épanouie dans le cadre du courant de l'École psychodynamique américaine et il a rejoint le Mental Research Institute, lié à l'École de Palo Alto. Quant à Herbert Marcuse, l'une de ses contributions importantes, outre *L'Homme unidimensionnel* (1964), est dans l'ouvrage intitulé *Eros et civilisation* (1963). Le rapport entre Herbert Marcuse et la pensée de Sigmund Freud a été examiné avec beaucoup de précision par Jean Laplanche (1997) qui conclut que « Marcuse ne fait pas assez crédit à l'originalité et au dynamisme de la pensée freudienne » dans les analyses qu'il consacre au ça¹⁷. A contrario, Alain Giami (2002) souligne qu'Herbert Marcuse rejoint Sigmund Freud en considérant qu'« une des intuitions centrales de Freud, énoncée en 1921 dans *La Psychologie collective et l'analyse du moi*, où il écrivait que toute psychologie est d'emblée et simultanément une psychologie sociale ». En reprenant la théorie freudienne de l'organisation pulsionnelle, Herbert Marcuse souligne l'importance de la question de la sexualité, de « l'énergie libidinale », des processus de sublimation, de la tension entre *eros* et *thanatos* et de la critique du principe de rendement dans la question de l'ordre social et de sa reproduction. Pour lui, Éros est une figure de libération, « ouvrant la possibilité d'une société non répressive débarrassée du principe du rendement : principe du plaisir et de la satisfaction, l'Éros est garant d'une réconciliation entre le travail et le jeu », il s'agit de penser les conditions d'un travail non aliéné et d'une culture d'émancipation (Voirol, 2012). On observe que le thème de la ludicisation du travail et des activités revient sur le devant de la scène depuis quelques années, plutôt d'ailleurs dans des perspectives « instrumentales » et instrumentées.

¹⁶ Pour une présentation du rapport d'A. Honneth à la psychanalyse, voir A. Honneth (2003).

¹⁷ Sur ce point, voir E. Renault (2008 : note 15).

La question d'un modèle de « sexualité dominante » et de ses remises en cause a été influente dans les années 70. Par la suite, elle a souvent été déliée de la critique du modèle patriarcal et des études consacrées aux normes sexuelles dominantes, à la « domination masculine » ou encore aux « traditions culturelles ». Il est intéressant de noter que, récemment, les revendications et contre-revendications portant sur une certaine reconnaissance de l'égalité des sexualités dans les unions civiles (« le mariage pour tous »), traduites en textes législatifs, relèvent que celles-ci, dans une société libérale avancée, ne peuvent être que, jusqu'à un certain point, déconnectées de la réflexion portant sur les relations entre sexualité(s), morale(s) et modèle(s) sociopolitique(s) (Portier, Théry, 2015 ; Godelier, 2013).

Enfin, pour illustrer cette réflexion consacrée aux apports de la psychologie aux questions du présent, nous faisons référence à des travaux originaux qui ont été conduits entre psychologie sociale et sic, en défendant le point de vue de leurs apports à des recherches critiques.

La question de l'individu communicant comme sujet psycho-social/acteur et agi

De manière générale, il est frappant de noter combien les savoirs en psychologie et en psychologie sociale sont, dans l'ensemble, contournés dans les travaux en sic, ce qui constitue une particularité française. Nous avons eu l'occasion de souligner ce point dans d'autres publications (Bernard, 2007). En questionnant, depuis plus d'une douzaine d'années, les relations entre théories de la communication et théories de l'action observées dans le domaine des communications des organisations et des institutions, nous avons développé une réflexion qui porte sur trois dimensions principales : premièrement sur les questions de l'engagement en actes (Bernard, 2006), deuxièmement, et plus largement, sur les questions du « sujet rationnel versus sujet rationalisant » et, troisièmement, sur l'étude des tensions entre théories de l'influence (Bernard, 2015c) et théories de l'autonomie individuelle et sociale (Bernard, 2013). Cette réflexion a été nourrie par des travaux conduits dans le cadre de projets de recherche financés (Agence nationale de la recherche, Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, Conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur, Institut des sciences cognitives, etc.). La réflexion s'inscrit dans une dynamique d'interdisciplinarité peu développée en sic qui prend en compte les travaux issus de la psychologie sociale. Des travaux interdisciplinaires entre sic et psychologie sociale existent par ailleurs (par exemple, Chabrol, Radu, 2008 ; Orfali, 2005). Ils sont plutôt consacrés à certaines dimensions de l'analyse des médias (Courbet, Fourquet-Courbet, 2003 ; Marchand, 2004 ; Chabrol, Courbet, Fourquet-Courbet, 2004). Dans la logique des débats initiés par *Questions de communication*, on trouve une approche critique de ces travaux liant psychologie sociale et médias sous la plume de Josiane Jouët (2005). On peut souligner que les commentaires de l'auteure ont tendance à considérer que les travaux présentés par Claude Chabrol, Didier Courbet et Marie-Pierre Fourquet-Courbet sont représentatifs du

tout de la psychologie sociale. Par ailleurs, la qualification discutable de discipline « fonctionnaliste » semble servir d'argument pour relativiser la portée des recherches. Cette qualification généralisante peut aussi être examinée sous l'angle d'un stéréotype, en l'occurrence stéréotype présent entre paradigmes, domaines et disciplines. Nous attirons l'attention sur le fait que les cadres théoriques de la psychologie sociale conduisent aussi à des travaux dont il serait dommage de sous-estimer la portée critique, nous citons, parmi bien d'autres, quelques exemples : Serge Moscovici (1988) avec la psychologie des minorités actives, Jean-Léon Beauvois (1994) avec l'analyse de la soumission et de la servitude libérale, Robert Vincent Joule et Jean-Léon Beauvois (2010) avec l'analyse de la soumission librement consentie, mais aussi les études consacrées aux stéréotypes, au conformisme social, aux préjugés, à la constitution des normes sociales¹⁸, etc. Autant d'apports pertinents aux recherches critiques pour mieux comprendre la communication sociale.

Un corpus particulier : le cas médiatique du *Jeu de la mort* et des controverses et querelles associées

Ce cas plutôt récent retient notre attention car il peut être mis en regard avec une question que s'est posée Theodor W. Adorno dès les années 30 (voir *supra*) et qui a conduit, sous sa direction, selon une approche clinique, à une grande enquête sur les caractéristiques d'une personnalité autoritaire.

L'ensemble des éléments liés à ce cas peut être constitué en corpus, en l'occurrence un corpus assez rare pour les chercheurs en communication rassemblant un « documentaire » doublé d'un « docu-fiction »¹⁹, *Le Jeu de la mort* et des productions nombreuses (socio-médiatiques, éditoriales, scientifiques) associées. Des chercheurs en psychologie sociale (Jean-Léon Beauvois et Dominique Oberlé) et en SIC (Didier Courbet), associés à un journaliste, producteur et réalisateur de documentaire (Nick, Eltchaninoff, 2010), ont conçu une expérimentation originale consacrée au paradigme de l'obéissance et au concept « d'état agentique » théorisés par Stanley Milgram, mais étudiés cette fois dans le contexte des productions télévisées consacrées à la télé-réalité, aux jeux télévisés à scénarisation participative (Beauvois, Courbet, Oberlé, 2012 ; Oberlé, Beauvois, Courbet, 2011). La thèse de Stanley Milgram rejoint pour partie les analyses consacrées à la banalité du mal (Arendt, 1963). Autant dire que les questions posées sont fortes et clivantes.

À la suite de cette production et de sa diffusion²⁰, d'autres chercheurs ont compris l'opportunité offerte en reprenant, dans la perspective d'une méta-analyse, un matériau qui se voulait à la fois une « production » accomplie et critique et une

¹⁸ Pour une approche de l'ensemble de ces notions, voir L. Bègue et O. Desrichard (2013).

¹⁹ Comme le note Y. Jeanneret (2010), la question du genre médiatique se pose pour cette production. Pour une analyse détaillée des éléments constitutifs du cas, voir A. Bovet et C. Terzi (2012).

²⁰ *Le Jeu de la mort* a été diffusé sur France 2 le 17 mars 2010 à 20 h 35.

contribution au courant d'analyse des « influences médiatiques ». Le corpus élargi que nous désignons est composé d'éléments hétérogènes : un dispositif médiatique impliquant des publics (sur le plateau et devant les écrans) dans lequel s'inscrit ce « documentaire », des commentaires sur les réseaux sociaux et dans la presse, des analyses relevant plutôt des controverses²¹ associées à cette expérimentation télévisée publiées principalement, pour les sic, dans *Questions de communication*²². Il semble intéressant, « à froid », avec le temps qui a passé, de faire un retour sur ce cas peu banal pour la recherche en communication. Nous ne nous intéressons ici qu'à la partie du corpus constituée des articles publiés dans *Questions de communication*. Elle est d'abord représentative de l'organisation de débats et controverses scientifiques, ce qui est un point très positif et honore la revue qui les accueille et les encourage. Ensuite, au regard de leurs contenus, ces publications soulignent des asymétries dans l'attention qui est portée aux différentes épistémès dans le champ des sic. *Le Jeu de la mort* propose une expérimentation qui croise expérimentation en psychologie sociale et expérimentation médiatique. Du côté des chercheurs impliqués, celle-ci a pour objectif de montrer comment la théorie de la soumission à l'autorité problématisée par Stanley Milgram dans le cadre du paradigme d'obéissance, en l'occurrence à l'autorité médiatique incarnée par une animatrice, s'actualise de manière « expérimentale » sur le plateau et les écrans d'une télévision publique. Nous ne reprendrons pas ici les éléments de la rubrique, en particulier les réserves que nous partageons relevant de l'éthique de la recherche ou encore de l'alliance risquée entre des logiques médiatiques et scientifiques (voir notamment Fleury, Walter, 2011, 2012). Les auteurs semblent s'entendre sur le fait que l'expérimentation ne pouvait en quelque sorte qu'échapper aux chercheurs²³. Par ailleurs, la plupart d'entre eux expriment, de manière ouverte ou plus nuancée, des réserves, voire des « résistances » (?) au paradigme et à la méthode qui font l'objet de l'expérimentation. À la lecture des contributions publiées, il apparaît globalement²⁴ que l'expérimentation est peu acceptée par les auteurs participant à cette controverse (pour certains d'entre eux, c'est un euphémisme) comme contribution enrichissant potentiellement les travaux consacrés aux analyses médiatiques et télévisuelles. Dans leur grande majorité, les auteurs ont tendance à réinterpréter dans d'autres cadres cognitifs l'expérimentation proposée,

²¹ Nous proposons de maintenir le terme de « controverse » pour qualifier les publications émanant de chercheurs car il s'agit bien de questions qui ont à voir avec les savoirs (leur production, leur socialisation, leur circulation), Y. Jeanneret avec d'autres arguments (notamment l'argument « la superposition de plusieurs espaces ») choisit la notion de querelle (avec des analogies faites avec « l'affaire Sokal ») et ses arguments sont aussi pertinents, (Jeanneret, 2010, 76).

²² Voir la rubrique « Échanges » de *Questions de communication* dans sa 20^e livraison (Fleury, Walter, 2011 ; Grignou, Neveu, 2011 ; Breton, 2011 ; Jost, 2011 ; Glevarec, 2011) suivie de trois autres contributions dans sa 21^e (Fleury, Walter, 2012 ; Bovet, Terzi, 2012 ; Ségur, 2012). Voir également Y. Jeanneret (2010) et C. Nick et M. Eltchaninoff (2010).

²³ Ce point est en soi et à juste titre un objet d'études dès lors que des cultures professionnelles s'entrechoquent (recherche, médias, etc.), des configurations intertextuelles denses sont tissées et des enjeux explicites et implicites s'empilent.

²⁴ Il serait pertinent de nuancer ce point de vue généralisateur en spécifiant les continuités et discontinuités d'analyse entre les contributeurs à ces échanges, les uns et les autres ne défendant pas les mêmes présupposés, ni les mêmes cadres d'analyse, mais il s'agirait d'un travail à part entière, donc d'une autre publication.

généralement pour mettre en lumière principalement les carences, les défauts et les limites de cette expérimentation et de son cadre de référence. Dans le cadre de débats scientifiques, cette démarche est nécessaire, à la limite près que le lecteur peut s'étonner qu'il y ait, par ailleurs, aussi peu d'arguments pour souligner les apports de ce cas, à quelques exceptions près. Peu d'auteurs se sont impliqués dans la controverse pour souligner certaines qualités de l'expérimentation qui est objectivement une expérimentation assez rare, pour ne pas dire unique, dans le champ des recherches consacrées aux médias. Il convient de mentionner également, que les recherches en communication font rarement l'objet d'une telle concentration d'expertise pour examiner (disséquer) la méthode, les cadres de références, les pratiques de recherche, etc. On note aussi que, depuis, les controverses ont cessé et n'ont pas donné lieu à d'autres approfondissements ni du côté des expérimentateurs (Jean-Léon Beauvois, Dominique Oberlé, Didier Courbet)²⁵, ni du côté des auteurs-contradicteurs. Le silence succédant à l'effervescence n'est pas le signe d'un approfondissement des débats, mais plutôt le signe d'une suspension, d'une mise entre parenthèses des tensions épistémiques et académiques. Ce cas est emblématique d'un rapport tendu entre méthodes, la méthode expérimentale étant écartée *a priori* par des chercheurs ambitionnant de représenter des méthodes plus compréhensives et interprétatives qui seraient, selon eux, adaptées à la « recherche critique ». L'ensemble de ces commentaires pourrait être repris d'un point de vue épistémique dans le cadre des relations entre traditions herméneutiques, interprétatives, compréhensives *versus* traditions expérimentales. Ce débat reprend de l'actualité, y compris en SHS, avec la diffusion et l'audience accrues des thèses cognitivistes (notamment en psychologie, philosophie et économie). La question que nous souhaitons poser est la suivante : les travaux issus de la tradition expérimentale ne pourraient-ils pas être réexaminés, hors sphère des seuls expérimentalistes, par un ensemble de chercheurs préoccupés à faire dialoguer approches objectivantes et subjectivantes pour la compréhension des mutations des formes sociales culturelles et médiatiques notamment. Bien sûr, ces quelques commentaires ne prétendent pas épuiser les analyses qui pourraient encore être conduites, plus de cinq ans après, à partir du « corpus » en question. Par exemple, nous ne disons rien de la question de la « socialisation »²⁶ des savoirs qui était l'une des ambitions des chercheurs impliqués dans l'expérimentation. Ce point étant en soi un objet d'études à part entière, il ne peut être examiné ici.

Avec le recul, une autre question émerge : les échanges dont nous venons de faire état se sont-ils déroulés sur le mode de l'affrontement policé ou de la discussion au sens de la définition qu'en donne Patrick Charaudeau (2012) : « La discussion est pour moi ce moment privilégié où quelques personnes confrontent (et non point s'affrontent) leurs pensées, leurs opinions, leurs savoirs (savant ou personnel) à propos d'un sujet, d'une question, d'un problème avec l'objectif, non pas tant d'établir une vérité définitive que de clarifier les tenants et aboutissants de la question » ?

²⁵ Ceux-ci poursuivent néanmoins un travail de publication discret, dans le sens d'éloigné des médias, portant sur l'exploitation de résultats non encore publiés. Voir notamment L. Bègue *et al.* (2014).

²⁶ Le terme *socialisation* est emprunté à S. Moscovici (2004), dans les travaux qu'il consacre à la socialisation de la psychanalyse et de ses langages.

Engagement, cours d'action et sujet rationalisant

Dans nos travaux, la réflexion a pris une autre orientation. Nous avons participé à des chantiers de recherche montrant que l'engagement n'est pas seulement une question – par ailleurs en soi très complexe²⁷ – de postures liées aux idées, mais a aussi à voir avec les cours d'action dans lesquels nous sommes pris, parfois même sans en avoir conscience. Howard S. Becker (1960) a souligné que le concept d'engagement, peu problématisé, permet d'éclairer le problème de la persévérance et de la consistance des sujets sociaux dans des cours d'activités et d'actions. À titre d'exemple, nous pourrions interpréter la « culture de la consommation » ou encore « la culture de l'information » dans le cadre cognitif de la théorie de l'engagement (Joule, Beauvois, 2014) dans la mesure où chaque acte de consommation ou acte de connexion pour la culture informationnelle consolide la disposition à consommer ou à faire usage des objets communicants. Dans ce cadre théorique, l'action du moment est aussi éclairée par la notion d'effet de gel (Lewin, 1952) des actions antérieures. Nos actions passées figent en quelque sorte et orientent le cours d'action du présent pour le sujet agissant. Ainsi le sujet est-il un individu rationalisant ses actes, dans l'acceptation où il se forge de bonnes raisons, socialement et psychologiquement acceptables, pour agir comme il le fait. Cela est particulièrement apparent dans les analyses consacrées aux freins concernant le développement de pratiques qui favoriseraient la transition écologique. Bien sûr, les chercheurs impliqués dans ce cadre paradigmatique ne perdent pas de vue que les questions de l'action sont indissociables de celles liées aux significations et aux symbolisations. Ces travaux permettent aussi de reprendre l'un des fils des recherches critiques, celui qui mobilise les théories de l'action adossées aux questions des possibilités d'autonomisation de l'individu et des formes sociales²⁸.

Nous souhaitons enfin, par ces quelques commentaires, montrer combien nous gagnerions scientifiquement à « combler des fossés »²⁹ qui sont parfois des tranchées au sens où les acteurs campent sur des oppositions épistémiques là où des débats exigeants, courtois et féconds pourraient permettre d'explorer des points aveugles dans les présupposés et les théorisations et les méthodes des uns et des autres (voir Diet, 2014).

²⁷ Le concept d'engagement est exploré dès 2002 dans la deuxième livraison de *Questions de communication* dans la rubrique « Échanges » avec les contributions de B. Fleury-Vilatte et J. Walter, N. Heinich, Y. Thanassekos et A. Wiewiorka et se poursuit dans d'autres livraisons.

²⁸ Pour ces questions cruciales de l'autonomie, nous référons dans nos travaux aux apports de l'analyse institutionnelle : G. Lapassade, C. Castoriadis... Dans l'examen de la littérature, il apparaît que « l'institution », tout comme le « sujet » sont des concepts qui connaissent alternativement des périodes d'évanescence puis des de retour et de renaissance.

²⁹ Nous empruntons le terme à E. Katz (1989 : note 10) : « Tout le monde n'est pas content quand les fossés sont comblés, et les théoriciens critiques moins que les autres (voir Ang, 1987, et Allen, 1985). K. Lazarsfeld tenta inlassablement d'expliquer en quoi les travaux sur l'opinion publique et la communication de masse pouvaient contribuer directement, ou de manière dérivée, à des disciplines telles que l'histoire (Lazarsfeld, 1950), le journalisme (Lazarsfeld, 1948b), la science politique (Lazarsfeld, 1957), et bien sûr, la théorie critique. Certains d'entre nous s'y essayent encore (Blumler et al., 1986). Le texte de Lazarsfeld sur les recherches critiques et administratives, a paru dans le journal de l'école de Francfort en exil, que K. Lazarsfeld aida à s'installer aux États-Unis ».

Conclusion

« On peut appliquer à Habermas la remarque qu'Adorno faisait à propos de Kant : "Le secret de sa pensée est l'impossibilité de penser le désespoir" »
(Föessel, 2015 : 10).

Nous avons souhaité montrer que la portée critique des recherches est disséminée dans de nombreuses contributions et sur d'autres chemins épistémiques que ceux de la « théorie critique ». L'exploration pourrait se poursuivre en *sic* dans d'autres directions. Ainsi Yves Jeanneret et Emmanuel Souchier, dans un texte consacré à « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran » (2005), débattent de « l'industrialisation du texte quotidien ». Dans une partie intitulée « les enjeux politiques du texte informatique », ils soulignent que « l'art des classements, des empilements, de la "méréologie" prend la main sur celui des ajustements, des suggestions, la *poétique* » (*ibid.* : 14). Ils livrent une réflexion dont la portée critique est stimulante. Celles-ci comme d'autres ont pour effet de décaler le regard que l'on porte sur les pratiques et pensées communicationnelles qui ont pour caractéristique de sembler familières à toutes et tous, y compris aux chercheurs en *sic*.

Avec Olivier Voirol (2012), on peut considérer que lorsque Axel Honneth (2003 : 70) relève que la « théorie critique [...] a plutôt pour but de provoquer un changement dans la perception des éléments visibles et familiers du monde dans lequel nous vivons ». Ce but pourrait d'ailleurs concerner la plupart des théories en *shs*. Cependant, en complétant le propos « afin d'en rendre perceptible le caractère pathologique », la spécificité de la « théorie critique » serait ainsi mise en lumière. Mais là encore n'est-ce pas le projet de toute théorisation en *shs* que d'éclairer des modalités moins apparentes du « vivre ensemble » et des formes sociales.

Nous avons laissé de côté de nombreux autres chemins féconds pour la pensée critique, en particulier l'un d'entre eux nous tient à cœur, celui qui, plus éloigné de la tradition philosophique et sociologique allemande, est tracé par Antonio Gramsci dans la réflexion qu'il consacre à l'hégémonie culturelle³⁰. Sa réflexion revêt une actualité brûlante en ce début du *xxi*^e siècle où l'on assiste à une nouvelle vague d'intensification des luttes d'hégémonie à l'échelle planétaire. Nous avons aussi laissé de côté les questions théoriques posées, pour les *sic* et les *shs*, par le retour des questions écologiques qui permettent de reprendre différemment les questions du politique (Bernard, 2013).

Nous terminerons notre réflexion par le point suivant : la critique comme désamorçage de la fonction sociale. Cette question est posée avec beaucoup d'acuité à propos de la critique de l'œuvre d'art. Pour approcher les arguments échangés, nous ferons référence à un dialogue entre Lucien Goldmann et Theodor W. Adorno (*Revue de l'Institut de sociologie*, 1973). Le désamorçage est défini de la manière suivante : « Si l'on dit : ce qui est valable, ce qui est la

³⁰ A. Gramsci (1978-1996) écrit qu'exercer l'hégémonie consiste à « transformer en sens commun » l'idéologie dont un groupe social est porteur. Autrement dit, c'est par « le contrôle de la production spirituelle » qu'on obtient le contrôle des masses.

traduction conceptuelle d'un roman, c'est la description sociale, ou l'ensemble des thèmes, on élimine précisément ce que cette œuvre possède comme vision du monde, c'est-à-dire comme mise en question, comme problématique de la vie humaine, bref, on la désamorçe ».

Au-delà du contexte et de l'objet de cet échange, nous pouvons établir des liens entre critique d'art et critique sociale, en repérant deux questions vives en tension qui méritent une attention particulière. Elles peuvent être résumées de la manière simplifiée et simplificatrice suivante :

- seule la critique crée la (véritable) compréhension en transcendant, dépassant l'œuvre ou l'action, la pratique sociale ;
- en supposant plus de savoirs que les savoirs constitutifs des champs scientifiques (et artistiques) eux-mêmes, la critique subordonne potentiellement son objet et le désamorçe.

Cette tension n'est-elle pas au cœur des débats critiques ?

Cette immersion dans les enjeux et pratiques des « recherches critiques » montre que, au-delà des accords et désaccords entre protagonistes, le désir de théorisation est bien souvent connecté à celui de penser la relation entre compréhension et action, entre langages et action comme manières de faire et d'être au monde et comme forme d'espérance. Le débat reste ouvert... vers d'autres échanges.

Références

- Adorno T.W., 1951, *Minima Moralia. Reflexions sur la vie mutilée*, trad. de l'allemand par É. Kaufholz, Paris, Payot, 2003.
- Adorno T.W., 1963a, *Modèles critiques. Interventions, répliques*, trad. de l'allemand par M. Jimenez et É. Kaufholz, Paris, Payot, 2003.
- Adorno T.W., 1963b, *L'Industrie culturelle*, conférence, transcription et trad. de l'allemand par T. Deville, Université radiophonique, 21-28 sept. Accès : <http://www.le-terrier.net/adorno/industrie.htm>. Consulté le 22/04/16.
- Adorno T.W., 1964, « L'industrie culturelle », trad. de l'allemand par H. Hildenbrand et A. Lindenberg, *Communication*, vol. 3, 1, 1964, pp. 12-18.
- Adorno T.W., Horkheimer M., 1944, *La Dialectique de la Raison. Fragments philosophiques*, trad. de l'allemand par É. Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974.
- Adorno T.W., Horkheimer M., 1947, *Kulturindustrie. Raison et mystification des masses*, trad. de l'allemand par É. Kaufholz, Paris, Allia, 2012.
- Albertini F., Péliissier N., 2009. *Les Sciences de l'information et de la communication à la rencontre des cultural studies*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Alexander J.- C., Seidmans S., 2001, *The New Social Theory reader*, Londres, Routledge.

- Appel V., Boulanger H., Massou L., dirs, 2010, *Les Dispositifs d'information et de communication. Concepts, usages et objets*, Bruxelles, De Boeck.
- Arendt H., 1961, *Condition de l'homme moderne*, trad. de l'américain par G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
- Arendt H., 1963, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, trad. de l'américain par A. Guérin, Paris, Gallimard, 1966.
- Arnsperger C., 2004, « Comment renouveler la critique de l'économie politique ? Une démarche « pro-constructive » au-delà de Marx », *Revue philosophique de Louvain*, vol. 102, 2, pp. 259-283. Accès : http://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_2004_num_102_2_7550. Consulté le 22/04/16.
- Arnsperger C., 2005, *Critique de l'existence capitaliste. Pour une éthique existentielle de l'économie*, Paris, Éd. du Cerf.
- Assoun P.-L., 2001, *L'École de Francfort*, Paris, Presses universitaires de France.
- Basaure M., 2009, « Réification et pathologies sociales. Sur la réactualisation d'un concept clé par Axel Honneth et la troisième génération de l'École de Francfort », pp. 63-84, in : Lazzeri C., Nour S., dirs, *Reconnaissance, identité et intégration sociale*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest.
- Basaure M., Reemtsma J. P., Willig R., eds, 2009, *Renouveau de la critique. En conversation avec Axel Honneth*, Francfort-sur-le-Main, Éd. Campus.
- Beauvois J.-L., 1994, *Traité de la servitude libérale. Analyse de la soumission*, Paris, Dunod.
- Beauvois J.-L., Courbet D., Oberlé D., 2012, « The prescriptive power of the television host. A transposition of Milgram's obedience paradigm to the context of TV game show », *European Review of Applied Psychology*, 62, pp. 111-119.
- Becker H. S., 1960, « Sur le concept d'engagement », trad. de l'américain par M.-H. Soulet, D. Baechler et S. Emery Haenni, *SociologieS*, 2006. Accès : <http://sociologies.revues.org/642>. Consulté le 22/04/16.
- Bègue L., Beauvois J.-L., Courbet D., Oberlé D., Lepage J., Duke, A., 2014, « Personality predicts obedience in a milgram paradigm » *Journal of Personality*, 5 May, vol. 83, 3, pp. 299-306. Accès : <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/jopy.12104/abstract>. Consulté le 22/04/16.
- Bègue L., Desrichard O., 2013, *Traité de psychologie sociale*, Bruxelles, De Boeck.
- Benoit D., 2004, « Le constructivisme en communication : une évidence à revisiter », *Questions de communication*, 5. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/7109>. Consulté le 03/04/16.
- Bernard F., 2006, « Organiser la communication d'action et d'utilité sociétales. Le paradigme de la communication engageante ». *Communication & Organisation*, 29, pp. 64-83.
- Bernard F., 2007, « Communication engageante, environnement et écocitoyenneté : un exemple des "migrations conceptuelles" entre sic et psychologie sociale », *Communication & Organisation*, 31, pp. 27-42.
- Bernard F., 2013, « Environnement-communication-organisations-institutions : quels apports et approches critiques ?, pp. 433-444, in : Heller T., Huët R., Vidaillet B., eds, *Communication et organisation : perspectives critiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

- Bernard F., 2015a, « L'acteur en organisation : un sujet social engagé et rationalisant en quête de sens ? Expliciter présupposés et points de vue en communication des organisations », pp. 45-59, in : Parrini-Alemanno S., dir., *Communication organisationnelle, management et numérique*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Bernard F., 2015b, « La communication des organisations entre questions d'influence et questions d'autonomie. L'actualité des notions d'engagement et d'institution », *Communication & Organisation*, 47, pp. 85-95.
- Bernard F., 2015c, « Les théories de l'influence en communication : perspectives nord-américaines et françaises », *Hermès. La Revue*, vol. 2, 71, pp. 45-57.
- Boltanski L., Chiapello È., 1999, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- Bougnoux D., 1993, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse.
- Boullier D., 2002, « Objets communicants, avez-vous donc une âme ? Enjeux anthropologiques », *Les Cahiers du numérique*, vol. 3, 4, pp. 45-60. Accès : www.cairn.info/revue-les-cahiers-du-numerique-2002-4-page-45.htm. Consulté le 22/04/16.
- Bouquillion P., 2012, « Concentration, financiarisation et relations entre les industries de la culture et industries de la communication », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 1. URL : <http://rfsic.revues.org/94>. Consulté le 22/04/16.
- Bouquillion P., Combes Y., dirs, 2007, *Les Industries de la culture et de la communication en mutation*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Boure R., 2002, *Les Origines des sciences de l'information et de la communication. Regards croisés*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Boure R., 2007, *Les Sciences humaines et sociales en France*, Fernelmont, Éditions modulaires européennes.
- Bovet A., Terzi C., 2012, « La télévision, la critique et les sciences sociales », *Questions de communication*, 21, pp. 215-232. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/6677>. Consulté le 22/04/16.
- Bregman D., Dayan D., Ferry J.-M., Wolton D., coords, « Le nouvel espace public », *Hermès. Cognition, communication, politique*, 4.
- Breton P., 2011, « L'"état agentique" existe-t-il vraiment ? », *Questions de communication*, 20, pp. 239-248.
- Buxton D., 1985, *Le Rock, star-system et société de consommation*, Grenoble, Éd. La Pensée Sauvage.
- Carmes M., Noyer J.-M., 2013, *Les Débats du numérique*, Paris, Presses des Mines.
- Castoriadis C., 1975, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Catellani A., 2009, « La communication environnementale interne d'entreprise aujourd'hui », *Communication et organisation*, 36, pp. 178-188. Accès : <http://communicationorganisation.revues.org/985>. Consulté le 22/04/16.
- Catellani A., Libaert T., coords, 2011, « Communication d'organisation et environnement », *Recherches en communication*, 35.
- Chabrol C., Courbet D., Fourquet-Courbet M.-P., coords, 2004, « Psychologie sociale, traitements et effets des médias », *Questions de communication*, 5.
- Chabrol C., Radu M., 2008, *Psychologie de la communication et persuasion*, Bruxelles, De Boeck.

- Chaudiron S., Ihadjadene M., 2010, « De la recherche de l'information aux pratiques informationnelles », *Études de communication*, 35, pp. 13-30.
- Chabrol C., Courbet D., Fourquet-Courbet M.-P., 2004, « Psychologie sociale de la communication : traitements et effets des médias ; état des recherches et introduction », *Questions de communication*, 5, pp. 5-18.
- Charaudeau P., 2012, « Pour une interdisciplinarité focalisée. Réponses aux réactions », *Questions de communication*, 21, pp. 171-206. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/6660>. Consulté le 22/04/16.
- Chaskiel P., 2002, « Points de vue conceptuel et politique chez Habermas. Les ambiguïtés d'une double perspective », *Communication* vol. 21, 2, pp. 11-28. Accès : <http://communication.revues.org/5527>. Consulté le 22/04/16.
- Chevalier Y., coord., 2004, « Le "constructivisme", une nouvelle vulgate pour la communication ? », *Communication & langages*, vol. 139.
- Chevalier Y., Loneux C., 2006, *Foucault à l'œuvre, deux années de lectures foucauldienne dans un laboratoire de SHS*, Fernelmont, Éditions modulaires européennes.
- Cooren F., Douyère D., 2013, « Pour une approche incarnée de la communication organisationnelle : une critique de l'usage de la notion de reification » pp. 155-164, in : Heller T., Huët R., Vidaillet B., eds, *Communication et organisation : perspectives critiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion ?
- Courbet D., Fourquet M.-P., dirs, 2003, *La Télévision et ses influences*, Bruxelles, De Boeck.
- Cox R.W., Sinclair T.J., 1996, *Approaches to world order*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Cusset F., 2003, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, Éd. La Découverte, 2005.
- Da Lage E., Vandiedonck D., 2002, « Introduction », *Études de communication*, 25, pp. 7-14.
- Delcambre P., 2007, « Pour une théorie de la communication en contexte de travail appuyée sur des théories de l'action et de l'expression », *Communication & organisation*, 31, pp. 42-63. Accès : <http://communicationorganisation.revues.org/1108>. Consulté le 22/04/16.
- Deleuze G., 1970, *Proust et les signes*, Paris, Presses universitaires de France.
- Deleuze G., 1986, *Foucault*, Paris, Éd. de Minuit.
- Deleuze G., Guattari F., 1980, *Capitalisme et schizophrénie*, t. 2, *Mille Plateaux*, Paris, Éd. de Minuit.
- Deranty J.-P., 2003, « Mécontentement et lutte pour la reconnaissance : Honneth face à Rancière », pp. 185-199, in : Renault E., Sintomer Y., dirs, *Où en est la théorie critique*, Paris, Éd. La Découverte.
- Diet E., coord., 2014, « Causalité, déterminismes et interprétation dans les sciences humaines », *Connexions*, vol. 2, 102.
- Dubet F., Wiewiorka M., 1995, *Penser le sujet*, Paris, Fayard.
- Dufau H., Perdriset F., 2006a, « Le coaching, symptôme des organisations, signe de mutations », *Communication & Organisation*, 28, pp. 9-14. Accès : <http://communicationorganisation.revues.org/3333>. Consulté le 22/04/16.
- Dufau H., Perdriset F., 2006b, « Le coaching, enjeux, paradoxes et perspectives », *Communication & Organisation*, 28.

- Dufour F.-G., 2004, « Aperçu des contributions des néogramsciens et des théories critiques au tournant réflexif des théories de la sécurité », *Cultures & Conflits*, 54. Accès : <http://conflits.revues.org/1531>. Consulté le 22/04/16.
- Dumoulié C., 2011, *La Fabrique du sujet. Histoire et poétique d'un concept*, Paris, Desjonquères.
- Durampart M., 2009, « Le changement organisationnel construit dans l'évitement du projet de changement », *Communication & Organisation*, 36, pp. 222-237. Accès : <http://communicationorganisation.revues.org/1009>. Consulté le 22/04/16.
- Durand P., 2009, « Pathologies sociales de la communication », *Questions de communication*, 15, pp. 7-14. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/430>. Consulté le 22/04/16.
- Fléury B., Walter J., dirs, 2008-2011, *Qualifier des lieux de détention et de massacre*, 4 vol., Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Fléury B., Walter J., 2011, « "Le jeu de la mort" : des liaisons dangereuses ? », *Questions de communication*, 20, pp. 199-214.
- Fléury B., Walter J., 2012, « "Le jeu de la mort" : des liaisons dangereuses ? (2) », *Questions de communication*, 21, pp. 207-214.
- Fléury B., Walter J., dirs, 2013-2015, *Carrières de témoins de conflits contemporains*, 3 vol., Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine.
- Fléury B., Walter J., dirs, 2014, « Les *cultural studies* en débat », *Questions de communication*, 25, pp. 161-172.
- Fléury-Vilatte B., Walter J., 2002, « L'engagement des chercheurs », *Questions de communication*, 2, pp. 105-115.
- Fléury-Vilatte B., Walter J., 2003, « L'engagement des chercheurs (3) », *Questions de communication*, 4, pp. 241-249. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/5525>. Consulté le 22/04/16.
- Fléury-Vilatte B., Walter J., 2004, « Des usages du constructivisme (2) », *Questions de communication*, 6, pp. 101-110. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/4334>. Consulté le 22/04/16.
- Floris B., 2001, « Communication et gestion symbolique dans le marketing », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 1, pp. 49-61.
- Foessel M., 2015, « Habermas, le dernier philosophe. Une ambition philosophique par gros temps », *Esprit*, août-sept., pp. 6-11.
- Fraser N., Honneth A., 2003, *Redistribution or recognition ? A political-philosophical exchange*, Londres, Éd. Verso.
- Fromm E., 1955, *Société aliénée et société saine : du capitalisme au socialisme humaniste. Psychanalyse de la société contemporaine*, trad. de l'américain par J. Claude, Paris, Éd. Le Courrier du Livre, 1967.
- Gabriel N., 2005, « Adorno et la psychanalyse : le monde à l'envers », *Savoirs et clinique* vol. 1, 6, pp. 161-168. Accès : www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2005-1-page-161.htm. Consulté le 22/04/16.
- Gaulejac V. de, Hanique F., Roche P., dirs, 2007, *La Sociologie clinique. Enjeux théoriques et méthodologiques*, Toulouse, Éd. Érès.

- Gauthier G., 2003, « Critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 3, pp. 185-198.
- Gayraud A., 2012, « Naissance de la théorie critique », *La Vie des idées*, 14 sept. Accès : <http://www.laviedesidees.fr/Naissance-de-la-theorie-critique.html>. Consulté le 22/04/16.
- Genel K., 2010, « L'approche sociopsychologique de Horkheimer; entre Fromm et Adorno », *Astérior*, 7. Accès : <http://asterion.revues.org/1611>. Consulté le 22/04/16.
- Genel K., 2013, *Autorité et émancipation. Horkheimer et la Théorie critique*, Paris, Payot/Rivages.
- Giami A., 2002, « *Eros et civilisation* de Herbert Marcuse », pp. 61-80 in : Bateman S., éd., *Morale sexuelle*, vol. 3, Paris, Centre de recherche Sens, éthique, société/CNRS. Accès : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/inserm-00519284/document>. Consulté le 22/04/16.
- Glevec H., 2011, « Le jeu de la mort comme fallace. Pouvoir de la télévision ou autorité d'un dispositif ? », *Questions de communication*, 20, pp. 267-276.
- Godelier M., 2013, « "L'humanité n'a cessé d'inventer de nouvelles formes de mariage et de descendance" », propos recueillis par G. Dupont, *Le Monde.fr*, 13 janv.
- Gramsci A., 1978-1996, *Cahiers de Prison*, trad. de l'italien par M. Aymard et al., 5 tomes, Paris, Gallimard, 1978-1996.
- Granjon F., 2015, « Du matérialisme comme *principium* d'un agenda de la recherche critique en communication », *Questions de communication*, 28, pp. 157-190.
- Gremion P., 2000, « Mai 68 et le choc du Goulag », *Esprit*, 263, pp. 41-52.
- Grignou B. le , Neveu É., 2011, « Beaucoup de bruit pour (presque) rien ? À propos de la diffusion et de la réception du "Jeu de la mort" », *Questions de communication*, 20, pp. 215-238.
- Haber S., dir., 2015, *Le Capitalisme des philosophes*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest.
- Habermas J., 1962, *L'Espace public*, trad. de l'allemand par M. B. de Launay, Paris, Payot/Éd. Le Seuil, 1988.
- Habermas J., 1981, « Dialektik der Rationalisierung. Jürgen Habermas im Gespräch mit Axel Honneth, Eberhard Knödler-Bunte und Arno Widmann », *Ästhetik und Kommunikation*, 45-46, oct., pp. 126-155.
- Habermas J., 2000, *Après l'État-nation. Une nouvelle constellation politique*, trad. de l'allemand par R. Rochlitz, Paris, Fayard, 2000.
- Heinich N., 2002, « Pour une neutralité engagée », *Questions de communication*, 2, pp. 117-127.
- Heller T., 2005, « Organisation, dispositif, sujet », *Études de communication*, 28, pp. 59-75.
- Heller T., 2009, « Reconnaissance et communication : une logique de l'assujettissement », *Communication & Organisation*, 36, pp. 108-120. Accès : <http://communicationorganisation.revues.org/950>. Consulté le 22/04/16.
- Honneth A., 1989, *La Lutte pour la reconnaissance*, trad. de l'allemand par P. Rusch, Paris, Éd. du Cerf, 2000.
- Honneth A., 2003, « Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne. À propos d'un prétendu vieillissement de la psychanalyse », pp. 325-348, in : Honneth A., *La Société du mépris*, trad. de l'allemand par P. Rusch, Paris, Éd. La Découverte.

- Honneth A., 2005, *La Réification. Petit traité de théorie critique*, trad. de l'allemand par S. Haber, Paris, Gallimard, 2007.
- Horkheimer M., dir., 1936, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. de l'allemand par C. Maillard et S. Muller, Paris, Gallimard, 1974.
- Illich I., 1972, « Inverser les institutions », *Esprit*, mars, pp. 324-366.
- Jacquinet-Delaunay G., Monnoyer L., coords, 1999, « Le dispositif. Entre usage et concept », *Hermès. La Revue*, vol. 3, 25.
- Jeanneret Y., 2000a, *L'Affaire Sokal, ou la querelle des impostures*, Paris, Presses universitaires de France.
- Jeanneret Y., 2000b, *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Jeanneret Y., 2004, « Une monographie polyphonique. Le texte de recherche comme appréhension active du discours d'autrui », *Études de communication*, 27. Accès : <http://edc.revues.org/183>. Consulté le 22/04/16.
- Jeanneret Y., 2010, « Une volonté de savoir au crible d'une querelle médiatique », *Communication & langages*, 166, pp. 75-99.
- Jeanneret Y., Souchier E., 2005, « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », *Communication & langages*, vol. 145, 1, pp. 3-15.
- Joas H., 2004, « Le nouveau rôle des sciences sociales dans la perspective d'une théorie de l'action », *Revue du MAUSS*, vol. 2, 24, pp. 101-114. Accès : www.cairn.info/revue-du-mauss-2004-2-page-101.htm. Consulté le 22/04/16.
- Jost F., 2011, « Jeu de la mort ou jeu avec le feu ? Les leçons d'une prétérition télévisuelle », *Questions de communication*, 20, pp. 249-266.
- Jouët J., 2005, « Du bonheur de la psychologie sociale », *Questions de communication*, 8, pp. 135-144. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/3931>. Consulté le 22/04/16.
- Joule R.-V., Beauvois J.-L., 1987, *Petit Traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2014.
- Joule R.-V., Beauvois J.-L., 2010, *La Soumission librement consentie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Jurdant B., 1998, *Impostures scientifiques. Les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris, Éd. La Découverte.
- Kane O., George É., dirs, 2013, *Où [en] est la critique en communication ? Actes du colloque international dans le cadre du 80^e congrès de l'Association francophone pour le savoir (Acfas), Palais des congrès de Montréal, 7 au 11 mai 2012*, Montréal, Centre de recherche interdisciplinaire Communication, information, société. Accès : http://www.cricis.uqam.ca/IMG/pdf/ActesColloqueOu_en_est_la_critique_en_communication_Gricis2012_Reduit.pdf. Consulté le 22/04/16.
- Katz E., 1989, « La recherche en communication depuis Lazarsfeld », trad. de l'américain par G. Achache, D. Bregman et D. Dayan, *Hermès. La Revue*, vol. 1, 4, pp. 77-91.
- La Broise P.de, Chantraine O., 2013, « De la position critique comme condition d'existence d'une recherche en communication organisationnelle », pp. 389-400, in : Heller, T., Huët

- R., Vidaillet B., dirs, *Communications-organisations et pensées critiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Lahire B., 2016, *Pour la sociologie*, Paris, Éd. La Découverte.
- Laplanche J., 1997, *Le Primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Champs/Flammarion.
- Le Moëne C., 2013, « Crise de la critique idéologico politique et recherches en sciences humaines et sociales », pp. 45-57, in : Heller T., Huët R., Vidaillet B., eds, *Communication et organisation. Perspectives critiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Leleu-Merviel S., Useille P., 2008, « Quelques révisions du concept d'information », pp. 25-56, in : Papy F., dir., *Problématiques émergentes dans les sciences de l'information*, Paris/Cachan, Hermès Science/Lavoisier.
- Letourneur E., 2015, « "Tout est réseau !" : splendeurs et misères d'une notion très courtisée », *Hermès. La Revue*, 71, pp. 78-86.
- Lewin K., 1952, « Group decision and social change », pp. 459-473, in : Swanson G., Newcomb T., Hartley E., eds, *Readings in social psychology*, New York, H. Holt.
- Linklater A., 1996, « The achievements of critical theory », pp. 279-298, in : Smith S., Booth K., Zalewski M., eds, *International Theory. Positivism and beyond*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Lukács G., 1923, *Histoire et conscience de classe*, trad. de l'allemand par K. Axelos et J. Bois Paris, Éd. de Minuit, 1960.
- Mahé E., 2016, *Le chercheur comme praticien. Art/design/sciences : un terrain commun pour une recherche expérimentale ; Les mutations silencieuses. Expérience diagrammatique*, mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Rennes, Université européenne de Bretagne.
- Marchand P., dir., 2004, *Psychologie sociale des médias*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Marcuse H., 1963, *Eros et civilisation*, suivi de *Contribution à Freud*, trad. de l'américain par J.-G. Nény et B. Fraenkel, Paris, Éd. de Minuit.
- Marcuse H., 1964, *L'Homme unidimensionnel. Étude sur l'idéologie de la société industrielle*, trad. de l'américain par M. Wittig et H. Marcuse, Paris, Éd. de Minuit, 1968.
- Martin-Juchat F., 2007, « Communication des entreprises sur la responsabilité sociale : constat du décalage français », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, vol. 2007, 1, pp. 35-49.
- Martuccelli D., Singly F. de, 2012, *Les Sociologies de l'individu. Domaines et approches*, Paris, A. Colin.
- Mattelart A., 2001, *Histoire de la société de l'information*, Paris, Éd. La Découverte.
- Mattelart A., 2010, *Pour un regard-monde. Entretiens avec Michel Sénécal*, Paris, Éd. La Découverte.
- Mattelart A., Neveu É., 2003, *Introduction aux cultural studies*, Paris, Éd. La Découverte.
- Mattelart A., Vitalis A., 2014, *Le Profilage des populations. Du livret ouvrier au cybercontrôle*, Paris, Éd. La Découverte.
- Miège B., 2004, « L'Économie politique de la communication : des apports théoriques toujours actuels », *Hermès. La Revue*, 38, pp. 46-54.

- Miège B., 2007, « Nouvelles considérations et propositions méthodologiques sur les mutations en cours dans les industries culturelles et informationnelles », pp. 228-250, in : Bouquillion P., Combès Y., dirs, *Les Industries de la culture et de la communication en mutation*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Miège B., 2010, *L'Espace public contemporain. Approche info-communicationnelle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Milgram S., 1974, *La Soumission à l'autorité*, trad. de l'américain par E. Molinié, Paris, Calmann-Lévy, 1984.
- Misse M., 2014, « Les théories critiques en communication pour le changement social : regard critique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 4. Accès : <http://rfsic.revues.org/931>. Consulté le 22/04/16.
- Mœglin P., 2012, « Une théorie pour penser les industries culturelles et informationnelles ? », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 1. Accès : <http://rfsic.revues.org/130>. Consulté le 22/04/16.
- Morillon L., Bouzon A., Cooren F., 2009, « Pour une approche communicationnelle de l'individu au travail », *Communication & Organisation*, 36. Accès : <http://communicationorganisation.revues.org/874>. Consulté le 22/04/16.
- Moscovici S., 1988, *Psychologie des minorités actives*, Paris, Presses universitaires de France.
- Moscovici S., 2004, *La Psychanalyse, son image, ses publics*, Paris, Presses universitaires de France.
- Nancy J.-L., 1986, *L'Oubli de la philosophie*, Paris, Galilée.
- Nancy J.-L., 2014, *La Communauté désavouée*, Paris, Galilée.
- Nick C., Eltchaninoff M., 2010, *L'Expérience extrême*, Paris, Éd. Don Quichotte.
- Noyer J.-M., 2010, « Connaissance, pensée, réseaux à l'ère numérique. Pour une nouvelle Renaissance », *Les Cahiers du numérique*, vol. 6, 3, pp. 187-209.
- Noyer J.-M., 2012, « Les espaces immersifs : le plissement numérique du monde, anthropocène et immunopolitique ». Accès : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/70/27/65/PDF/Les_espaces_immersifsVf2.pdf. Consulté le 22/04/16.
- Oberlé D., Beauvois J.-L., Courbet D., 2011, « Une transposition du paradigme d'obéissance de Milgram à la télévision : enjeux, résultats et perspectives », *Connexions*, 95, pp. 71-88.
- Olivesi S., 2003, « Foucault, l'œuvre, l'auteur », *Questions de communication*, 4, pp. 395-410.
- Olivesi S., 2004, « User et Mésuser. Sur les logiques d'appropriation de Michel Foucault par les sciences de la communication », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, vol. 2004, 1, pp. 40-49. Accès : <http://lesenjeux.u-grenoble3.fr/2004/Olivesi/index.php>. Consulté le 22/04/16.
- Olivesi S., 2005, *La Communication selon Bourdieu. Jeu social et enjeux de société*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Orfali B., coord., 2005, « Psychologie sociale et communication », *Hermès. La Revue*, vol. 1, 41.
- Pailliant I., Romeyer H., coords, 2009, « Nouvelles formes de débats publics sur les sciences et les techniques : approches en sic », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, dossier 2009.
- Paul V., Perriault J., 2004, « Introduction. Pratiques d'information et de communication : l'empreinte du numérique », *Hermès. La Revue*, 39, pp. 9-16. Accès : www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2004-2-page-9.htm. Consulté le 22/04/16.

- Perec G., 1965, *Les Choses. Une histoire des années soixante*, Paris, Julliard.
- Portier P., Théry I., 2015, « Du mariage civil au " mariage pour tous ". Sécularisation du droit et mobilisations catholiques », *Sociologie*, vol. 6, 1. Accès : <http://sociologie.revues.org/2528>. Consulté le 22/04/16.
- Renaut A., 1999, « Les transformations de la philosophie allemande », pp. 129-148, in : Renaut A., dir., *Histoire de la philosophie politique*, t. 5, *Les philosophies politiques contemporaines (depuis 1945)*, Paris, Calmann-Lévy.
- Renault E., 2008, « Psychanalyse et conception critique du travail : trois approches francfortoises (Marcuse, Habermas et Honneth) », *Travailler*, vol. 2, 20, pp. 61-75. Accès : www.cairn.info/revue-travailler-2008-2-page-61.htm. Consulté le 22/04/16.
- Renault E., Sintomer Y., dirs, 2003, *Où en est la théorie critique ?*, Paris, Éd. La Découverte.
- Revue de l'Institut de sociologie*, 1973, 3-4, « Discussion entre Lucien Goldmann et Theodor Adorno extraite des actes du *Deuxième Colloque international sur la sociologie de la littérature* (Royaumont, 12-14 janvier 1968) », pp. 525-542.
- Séguir C., 2012, « "Le jeu de la mort" : une analyse limitée de l'influence télévisuelle », *Questions de communication*, 21, pp. 233-246.
- Serres A., 2009, « Introduction. Penser la culture informationnelle : des difficultés de l'exercice... », *Les Cahiers du numérique*, vol. 5, 3, pp. 9-23. Accès : www.cairn.info/revue-les-cahiers-du-numerique-2009-3-page-9.htm. Consulté le 22/04/16.
- Silber I., 2004, « Pour une approche non unitaire de la théorie générale. », *Revue du MAUSS*, vol. 2, 24, pp. 85-100. Accès : www.cairn.info/revue-du-mauss-2004-2-page-85.htm. Consulté le 22/04/16.
- Simonnot B., 2009, « Culture informationnelle, culture numérique : au-delà de l'utilitaire », *Les Cahiers du numérique*, vol. 5, 3, pp. 25-37. Accès : www.cairn.info/revue-les-cahiers-du-numerique-2009-3-page-25.htm. Consulté le 22/04/16.
- Sokal A., Bricmont J., 1997, *Impostures intellectuelles*, Paris, O. Jacob, 1999.
- Stiegler B., 2005, « Enjeux épistémologiques, méthodologiques et politiques des technologies cognitives », *Rencontre d'Ars Industrialis*, Paris, 5 nov. Accès : <http://wiki.km2.net/wakka.php?wiki=ArsIndustrialis>. Consulté le 22/04/16.
- Thanassekos Y., 2002, « Étude de la mémoire et engagement militant », *Questions de communication*, 2, pp. 129-136.
- Veltz P., Weil T., dirs, 2015, *L'Industrie, notre avenir*, Paris, Éd. Eyrolles.
- Voirol O., 2012, « Quel est l'avenir de la théorie critique ? », *Questions de communication*, 21, pp. 107-122. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/6601>. Consulté le 22/04/16.
- Wieviorka A., 2002, « L'historien au risque de l'engagement », *Questions de communication*, 2, pp. 137-143.
- Winkin Y., 2003, *La Communication n'est pas une marchandise*, Bruxelles, Éd. Labor/Espace de libertés.
- Wolton D., coords, 1992, « Espaces publics, traditions et communautés », *Hermès. La Revue*, 10.
- Wolton D., 1994, « Espaces publics en images », *Hermès. La Revue*, 13-14.